

1896

# FIGARO ILLUSTRÉ



LE FIGARO, 26, Rue Drouot.  
S. HAZARD Concessionnaire  
5, Rue de Provence Paris

Ayuntamiento de Madrid



HEMEROTECA MUNICIPAL

Número de registro

Estante

Tabla

Número de volúmenes

Encuadernación

I. M.—2032.

751  
2

25







610 052



# FIGARO ILLUSTRÉ.

Tome Septième



Typogravure & Imprimerie BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup>

2, AVENUE DE COURBEVOIE, ASNIÈRES.

---



Année 1896

# FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Septième



LE FIGARO, 26, rue Drouot

BOUSSOD, VALADON & C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS

BOULEVARD DES CAPUCINES, 24, PARIS

1896

Ayuntamiento de Madrid







1896

JANVIER

IN

# FIGARO ILLUSTRÉ



*Au coin du feu.*

Ayuntamiento de Madrid





# LE FLOU-FLOU

*Ruban onduleur à œillets*

L'Onduleur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Spécialité d'Articles  
POUR  
**HOMMES**

Articles de Sports



**COOK & Co**

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23. RUE AUBER

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux  
VÊTEMENTS



Articles de Sports

## UN APPARTEMENT COMPLET POUR 4.950 FRANCS

DEVIS DONNÉ PAR M. ALFRED ORLHAC, TAPISSIER, 91, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Voici le budget de cet appartement que M. ORLHAC s'engage à livrer tel quel ; il n'y a que les étoffes à choisir et les dimensions à donner aussi bien pour la province que pour Paris :

- |   |                 |
|---|-----------------|
| 1° Un Meuble de salon Louis XV dont nous donnons ici-même le dessin avec la composition des différents meubles . . . . .  | Prix. 1.650 fr. |
| 2° Une Chambre à coucher Louis XVI, acajou et cuivre (dessin et composition ci-contre) . . . . .  | Prix. 2.150 fr. |
| 3° Une Salle à manger Renaissance, composée de : un buffet à niche en noyer ciré sculpté, une table à trois allonges, six chaises en cuir chamois avec encadrement or, une fenêtre en drap avec application de broderies sur le bandeau . . . . . | Prix. 1.150 fr. |

Soit l'appartement complet pour . . . . . 4.950 fr.

Le dessin de la Salle à manger est envoyé gratuitement sur demande.

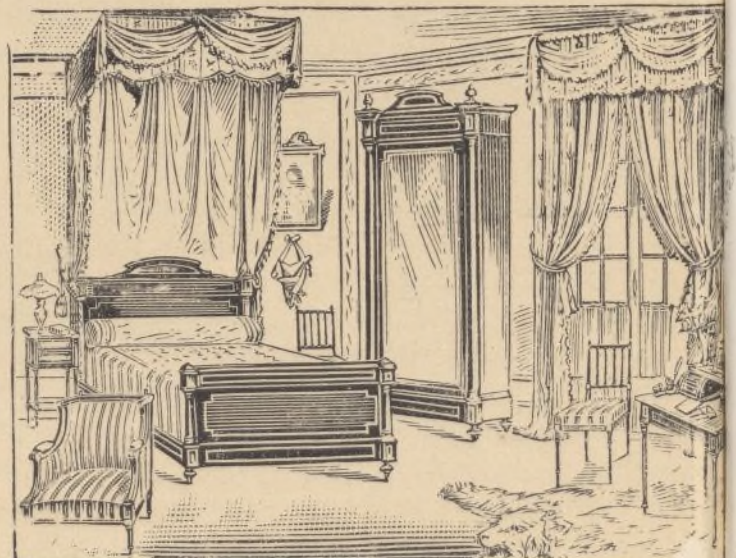
Non seulement M. Alfred Orhac enverra tous renseignements sur demande, mais il se fera un plaisir, pour toute affaire, de se rendre immédiatement en province, aussi bien qu'à Paris, au rendez-vous qu'on pourrait lui fixer.

### EXPOSITION DE BRONZES D'ART

Chaque année, au moment des étrennes, M. Alfred Orhac organise pour sa clientèle une superbe exposition de bronzes signés des maîtres et d'objets d'art de toutes sortes. Ces objets sont vendus à des prix tout à fait avantageux (depuis 20 francs).



**SALON LOUIS XV**, en noyer ciré. — ORLHAC, 91, rue Saint-Lazare.  
Composé de : un canapé nouveau modèle, deux fauteuils, deux chaises et une bergère, le tout recouvert en riches étoffes de soie ou lampe à choisir, deux chaises légères, enfin une fenêtre avec draperies, cluses et grands rideaux à l'italienne. — Prix : 1,650 fr.



**CHAMBRE A COUCHER LOUIS XVI**, acajou et cuivre. — ORLHAC, 91, rue Saint-Lazare.  
Composé de : une armoire à glace biseautée et à colonnes, un lit de milieu, une table de nuit wagon, une chaise, une bergère et un bureau à écrire ; une fenêtre, au décor de lit, avec un fond de lit et un jete de lit. — Etoffes à choisir, etc. — Prix : 2,150 fr.

**C Coloniale**

**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

**THÉ** UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [200 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

**P. SORMANI**

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889  
**GRAND PRIX**



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

**F. PINET**

PARIS — 44, rue de Paradis — PARIS



Envoi Franco du Catalogue

**Le Merveilleux Coricide**

MARQUE (RONDELLE-EMPLATRE) DÉPOS

Infaillible, d'un emploi facile.

**SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES CORICIDES**

Supprime en trois ou quatre jours, sans douleur, par la simple application d'une rondelle-emplâtre, les cors, oignons, œils-de-perdrix, durillons, etc.

PRIX DE LA BOITE, 1 fr. 25. — DEMI-BOITE, 0 fr. 75.

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.

DÉPÔTS :

Ph<sup>ie</sup> CHARLARD, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris  
HALPHEN, 6, rue Demarquay, Paris.

ET DANS TOUTES PHARMACIES, HERBORISTERIES  
DROGUERIES, ETC.

**LOUIS SOURY**

Ayuntamiento de Madrid

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER  
PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle de la rue Lafayette. (1<sup>er</sup> MEUBLE DU GRENHAM.)

CORBEILLES DE MARIAGE  
BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE  
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C<sup>ie</sup>.

Papeteries du Marais.

TELEPHONE



# FIGARO ILLUSTRÉ

Janvier 1896

## SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE (1<sup>re</sup> partie), extraits des mémoires inédits du GÉNÉRAL BARON VAN EERENS; illustrations de MAURICE ORANGE.

DALILA, souvenirs de théâtre, par H. LAFONTAINE; illustrations de ROBAUDI.

SANS RIME NI RAISON, revue de l'année 1895, par XANROF; illustrations en couleurs de FERDINAND BAC.

BONEY, par LÉO CLARETIE; illustrations de AUGUSTE VIMAR.

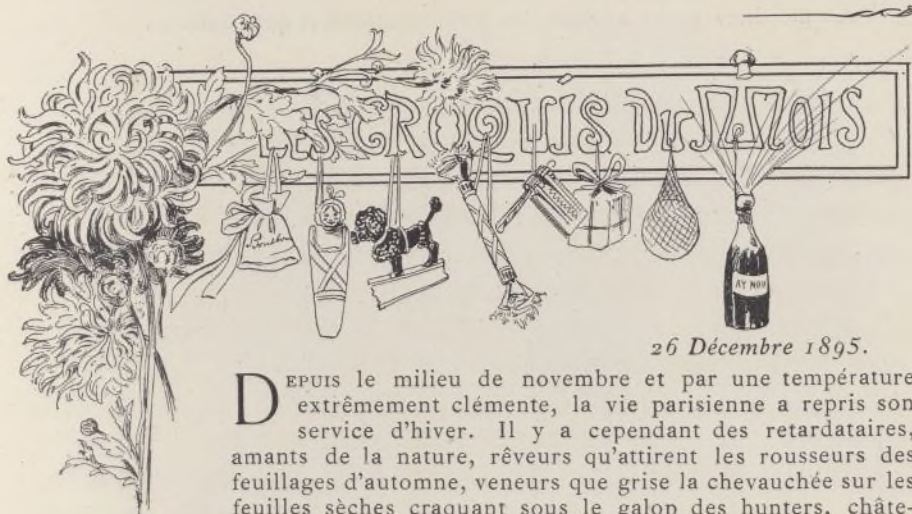
FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

LE PRÉFÉRÉ, par Mademoiselle F. CHARDERON.

LE RETOUR, par RENÉ PRINCETEAU.

COUVERTURE :

AU COIN DU FEU, par LUCIEN DOUCET.



26 Décembre 1895.

DEPUIS le milieu de novembre et par une température extrêmement clémente, la vie parisienne a repris son service d'hiver. Il y a cependant des retardataires, amants de la nature, rêveurs qu'attirent les rousseurs des feuillages d'automne, veneurs que grise la chevauchée sur les feuilles sèches craquant sous le galop des hunters, châteaux qui ne peuvent se décider à quitter le vaste home de leur campagne pour reprendre la vie, toujours un peu étroite, de la ville. Ceux-là ne reviendront que plus tard, évitant ainsi les corvées du jour de l'An, l'encombrement des rues, les cohues des magasins. Et si l'on ne va pas au théâtre, c'est le théâtre qui va chez vous : la comédie au château est très en vogue en ce moment, ainsi que les concerts, et les pièces d'amateurs, la plupart du temps jouées par des gens du monde avec tout l'attrail amusant des répétitions, des préparatifs, des remue-ménage, des intrigues de coulisses, des costumes et des flirts, conséquence inévitable de ces divertissements.

Les danses anciennes reviennent à la mode; les charmantes recon-

stitutions tentées depuis des années déjà par Madame Laure Fonta, et mises tout récemment à la scène de l'Opéra comme intermèdes dans les concerts, vont passer dans les salons. Déjà, dans beaucoup de maisons, des jeunes gens des deux sexes se réunissent, l'après-midi, pour étudier la gavotte, le menuet, le passe-pied, sous la direction de maîtresses de danse. Cela nous promet pour le printemps — car maintenant on ne commence plus guère à danser qu'en carême — d'aimables tableaux, plus agréables à l'œil, assurément, que les insipides pas de quatre, boston et autres trémoussements épileptiformes et disgracieux.



La mêlée théâtrale a été assez ardente depuis la rentrée; il y a eu des morts et des blessés. Des morts, nous n'en parlerons pas; nous

épargnerons aussi la modestie des blessés, c'est-à-dire des auteurs qui n'ont pas atteint le four complet et se sont bornés à ce qu'on appelle un succès d'estime. Parmi les pièces qui ont surnagé, il faut citer *Amants*, de Maurice Donnay, où Jeanne Granier s'est révélée véritable comédienne et a montré que si elle possédait le don du rire et du comique, elle avait aussi celui de l'émotion et des larmes. *Le Remplaçant*, de William Busnach, est une bouffonnerie de haut goût, qui nous a ramenés aux beaux jours du Palais-Royal, heureux théâtre, temple de la joie.

Coquelin aîné a créé à nouveau, à la Porte-Saint-Martin, le rôle de *Fanfan la Tulipe*, qui fut naguère un des triomphes de Mélingue. Celui-ci avait fait de ce personnage un d'Artagnan héroïque, ample et bon, sonore et tendre à la fois. Le « Grand Coq » n'a pas essayé d'imiter ces façons romantiques, mais il a trouvé autre chose en donnant au personnage une allure plus populaire et plus vraisemblable. La pièce est fort luxueusement montée et assure au théâtre de la Porte-Saint-Martin une brillante série pour la période du jour de l'An.

Schiller a dit qu'il n'y avait que trente-deux situations dramatiques possibles et que toute œuvre théâtrale devait fatalement rentrer dans une de ces trente-deux combinaisons. Mais le grand dramaturge allemand n'avait pas prévu le cas des pièces où il n'y a rien : c'est là une trente-troisième combinaison qui se prête admirablement à tous les développements possibles et que de hardis novateurs sont en train d'introduire sur la scène française. *Les Viveurs*, de M. Henri Lavedan, sont conçus selon cette mode nouvelle. L'action dramatique, ou du moins les éléments considérés jusqu'à présent comme constitutifs d'une pièce de théâtre sont systématiquement négligés. L'auteur pose ses personnages sur la scène, les fait parler et se mouvoir, sans but bien défini; il sert au spectateur les tranches de la vie d'où semblent, comme par hasard, résulter accidentellement certaines situations. Cela ressemble un peu à la cuisine anglaise : viandes rôties, poisson bouilli, légumes cuits à l'eau, puis une quantité de petites bouteilles contenant des sauces variées et très fortes au moyen desquelles chaque convive accommode son plat à sa guise. Dans ce genre de pièces, c'est la sauce qui est l'élément capital... et les bons sauciers sont rares.

Victorien Sardou n'en est point réduit à ces ingénieux mais vides subterfuges. Il met quelque chose dans ses pièces, beaucoup de choses, même. Des situations merveilleusement présentées, avec des audaces d'enchevêtrement, et des adresses de dénouement qui séduiront toujours le public, car il en comprend nettement la construction, il y voit la main de l'artiste, aussi sûre et aussi adroite au début qu'à la fin. *Marcelle* que le Gymnase vient de représenter avec un franc succès comptera parmi les plus fortes œuvres du maître. Jane



Hading s'y est montrée grande comédienne ; quelques-uns même, lui ont reproché d'être trop parfaite !

Les *Délassements Comiques* ont transporté sur la scène française une opérette de Johann Strauss, le *Baron Tzigane*, célèbre dans tout l'univers mais inconnue à Paris. La tentative a réussi ; néanmoins l'interprétation manque de l'entrain endiablé que demandaient le livret et surtout la musique. Pour bien jouer cette œuvre il faut avoir dans les veines le sang viennois, le « Wiener blut » qui ne s'inocule pas en quelques répétitions. La mise en scène est très brillante et très gaie et l'orchestre de M. Arnaud-Pichéran a tzigané aussi bien que peuvent le faire des exécutants français.

La réception solennelle de M. Henry Houssaye à l'Académie française marquera une date dans l'histoire de l'illustre Compagnie. Le discours du récipiendaire, consacré à l'éloge de son prédécesseur, a été correct ; on ne peut guère s'échauffer sur un poète marmoréen tel que fut Leconte de Lisle, ignoré du grand public, qu'il affectait de dédaigner ; la tâche de M. Henry Houssaye était ingrate : il s'en est tiré avec élégance et avec la modestie qui convient à un néophyte.

Mais le vrai succès a été pour M. Brunetière, qui lui répondait, et ce succès, je m'empresse de le dire, avait pour générateur M. Henry Houssaye lui-même. Après avoir été philhellène et critique d'art, le nouvel académicien s'est révélé historien et, obéissant probablement à une de ces contingences qui dominent les sociétés à certaines époques critiques, il s'est imposé la tâche énorme de nous montrer ce que fut Napoléon dans la plus cruelle période de son épopée : il a écrit 1814 et 1815. M. H. Houssaye atteignait l'âge d'homme précisément pendant l'Année terrible. Il lui en est resté une grande mélancolie et, aussi, la compréhension de ce qu'est la défense pied à pied du territoire sacré de la patrie, les héroïques expédients, les obscurs sacrifices et, hélas ! les irréremédiables écrasements. M. Brunetière, dans sa réponse, a développé ce thème avec un art admirable : avant la séance, on avait quelque inquiétude, étant donné le tempérament bien connu de l'orateur, paradoxal, fantasque

et « Revue-des-Deux-Mondes », expression qui, dans les milieux littéraires, désigne une certaine aigreur de caractère. Mais, cette fois, M. Brunetière a parlé sans restrictions : il a subi, lui aussi, malgré sa cuirasse de critique, l'ambiance napoléonienne, et il l'a avoué avec une bonne grâce qu'on ne lui soupçonnait pas. N'ai-je pas raison de dire que cette réception, cet éloge de Napoléon devant un public voué jusqu'à présent à d'autres cultes était un véritable événement ?

Comment, d'ailleurs, ne pas éprouver l'instinctif besoin de se reporter vers les périodes de gloire, de sévère administration, de prodigieuse activité qui marqua le commencement de ce siècle, lorsqu'on assiste à l'inénarrable remuement de malpropretés, de concussions et de mensonges qui déshonorent en ce moment notre pays ? Au milieu de cet océan de boue, dans ce déluge de sales petits papiers, il

semble que la figure de Napoléon rayonne au sommet du mont Ararat, qu'essaye d'atteindre l'arche qui contient les derniers débris de la société policée. La dénonciation, la calomnie sont devenues des armes usuelles. Le « Roman chez la portière » est la Bible et le Code du monde gouvernemental.

L'affaire d'Arton paraît devoir mal tourner pour le ministre qui a imaginé de la tirer de son assoupissement. Pour s'assurer une majorité à la Chambre, M. Bourgeois en demandant au gouvernement anglais l'extradition d'Arton, avait espéré pouvoir enfermer le bonhomme dans une petite boîte dont il eût soulevé le couvercle en temps opportun pour exhiber aux députés indociles le diable lui-même,



foudroyant la meute des chéquards de son oeil chargé de révélations. Mais le gouvernement anglais s'est montré moins docile que ne le supposait notre premier ministre : il hésite à livrer Arton. D'autre



part, celui-ci s'est montré moins souple qu'on ne le pensait : il a parlé ; il parlera encore, paraît-il, et ce sera lui et non pas M. Bourgeois qui demolira d'une main sûre, la forteresse panamiste.

Le fils du baron Verly, l'ancien commandant des Cent-Gardes, aujourd'hui décédé, a eu la touchante pensée de réunir dans un banquet les survivants de ces gardes-du-corps de Napoléon III. Le public ne les connaît guère aujourd'hui que par des légendes fausses et malveillantes. Sous l'Empire, l'opposition les traitait de soldats de parade. Ils ont cependant prouvé, pendant les heures douloureuses de Sedan, leur courage et leur dévouement à leur maître. Leur service auprès de la personne du Souverain était très dur et leur responsabilité considérable, puisqu'ils étaient garants de sa sécurité et de sa vie.

Vous me direz qu'ils avaient des compensations et que, dans les



bals des Tuileries, lorsque, échelonnés sur les degrés du grand escalier, immobiles comme les armures d'un musée, ils se sentaient frôlés par les épaules nues des duchesses et dominaient les corsages audacieusement échancrés, leur situation ne manquait pas de charmes... Nos austères démocrates, qui n'avaient pas assez de quolibets pour les Cent-Gardes, les ont remplacés, dans leurs fêtes, par des gardes républicains. Mais il faut reconnaître que ceux-ci doivent avoir beaucoup moins d'agrément que leurs prédécesseurs d'il y a vingt-cinq ans ; car les épaules et les gorges municipales ne possèdent pas, pour la plupart, le même galbe ni le même parfum que les épaules et les gorges impériales.

Les petites baraques apportent à nos boulevards leur encombrement annuel : c'est la période du « bonheur des enfants et de la tranquillité des parents », comme le proclament les camelots dans leurs boniments ironiques. Je ne crois pas que tous ces modestes industriels réalisent de forts bénéfices : les grands magasins de nouveauté, et les vastes bazars, avec leurs puissants capitaux, leur font une impitoyable concurrence, et le plus certain résultat de cette exhibition en plein air c'est, pour eux la mévente d'abord et ensuite, la bronchite.

Et maintenant, chers lecteurs, nous





n'avons plus qu'à vous abandonner à la redoutable procession des quémendeurs d'étreunes, concierge, facteur, boueux, petite blanchisseuse, etc. Je m'étonne un peu que, dans cette égalitaire fin de siècle, où personne n'a personne au-dessus de soi, un travailleur ou un fonctionnaire quelconque s'abaisse à solliciter une aumône et à tendre la main à un bourgeois à l'égard duquel il professe le plus profond mépris ; il me semble qu'un homme libre devrait rougir de mendier un pourboire.

Quant à nous, nous venons modestement derrière eux, l'un avec sa plume, l'autre avec son crayon, vous offrir nos meilleurs vœux et ne vous demandant, pour toute récompense, que de vouloir bien nous continuer votre bienveillance.



## Les Livres

Les livres d'étreunes sont assez rares cette année ; il m'a même semblé retrouver, sous des rhabillages ingénieux, des vieilles connaissances de l'an dernier non entièrement épuisées. Pour qui connaît les efforts et les sacrifices des grandes maisons d'édition pour attirer le public, on ne peut que déplorer ce ralentissement de l'industrie du livre. Il est vraisemblable que la jeunesse néglige de plus en plus les plaisirs intellectuels, ayant été dirigée vers les exercices corporels par une série de publications élaborées précisément par ces mêmes éditeurs qui voient aujourd'hui baisser la vente de leurs livres d'enfants. Cycling, racing, footing, rowing, foot-ball, cricket et autres exercices d'importation britannique, ne sont pas précisément un terrain favorable à l'éclosion de ce besoin d'idéalisme, de ces petites rêveries chimériques qui incitent l'enfance à la lecture de récits merveilleux.

Je ne crois pas être seul de mon avis, car, parmi les albums du jour de l'An édités par Plon et Nourrit, j'en trouve un dont le texte et les dessins, écrit et dessinés par Crafty, traduisent ma pensée. Son *Monde sportif* est un petit chef-d'œuvre d'exquise ironie qui dénote une connaissance profonde du snobisme ; sous un parfait sérieux s'y dissimule l'art délicat du « pince-sans-rire », et avec cela une irréprochable exactitude dans la terminologie spéciale aux divers sports.

Je citerai encore l'album de nos collaborateurs Guigou et Vimar : *L'illustre Dompteur*, également publié chez Plon et Nourrit. Ces deux spirituels Marseillais ont fait leurs débuts dans le *Figaro illustré*, il y a deux ans. Depuis lors ils ont marché, comme il convient à des « gens » du Midi. Ils méritent leur succès ; Guigou excelle à faire parler les bêtes et Vimar à les faire se mouvoir en des gestes et des allures humaines qui produisent les résultats les plus bouffons. A citer également l'illustration de Auguste Vimar pour *Le dernier des Lions*, une terrible histoire, d'un irrésistible comique, racontée par Mouton, dit Merinos.

Notre collaborateur Albert Guillaume, le dessinateur bien connu, renonce — momentanément du moins — à sa manière habituelle. Plus de ces adorables *P'tites Femmes* au profil fûté et aux dessous capiteux, plus de ces corrects et si drôles *Bonshommes* impeccablement fleuris et plastronnés. Albert Guillaume consacre aujourd'hui toute une série d'aquarelles à des scènes militaires où soldats et officiers se découpent en silhouettes extraordinairement amusantes.

Mes *Campagnes*, ce nouvel album d'un genre tout nouveau, publié chez Simons Empis, se trouve être le succès du jour. La vie militaire y est prise sur le vif dans tout son pittoresque et l'on reconnaît à chaque page les types éternellement vivants que l'on a vus au régiment.

La donation doublement princière que Monseigneur le duc d'Aumale a faite à l'Institut de son domaine et de ses collections de Chantilly, devait provoquer, de la part de cette noble Compagnie un acte de reconnaissance. Nous le voyons se produire dans l'ouvrage magnifiquement édité par la maison Plon et Nourrit, sous ce titre : *La peinture au château de Chantilly*. M. Paul Gruyer, de l'Institut, en donne aujourd'hui le premier volume, consacré aux maîtres italiens et allemands, et accompagné de quarante héliogravures d'une exécution parfaite. Comme disposition typographique, cette œuvre rappelle ces éditions de *L'abbé Constantin*, de *Marie-Antoinette*, et cette belle *Revue des Lettres et des Arts*, créées par la maison Boussod, Valadon et Cie, et qui furent une des belles conceptions de la librairie moderne.

D'exquises impressions, de tièdes parfums émanent de *La Galilée*, de Pierre Loti. Livre délicieux d'où sont absentes les laideurs humaines et les vices du jour, où n'apparaissent que les hommes du passé dans les paysages vivants d'une terre morte. La concision obligée du compte rendu m'impose ces antithèses qui, dans le livre, n'apparaissent qu'imperceptiblement et se dégagent doucement de la simplicité du style. Pierre Loti est avant tout « l'ami de la nature », comme le furent J.-J. Rousseau, Châteaubriant, Théophile Gautier, Guy de Maupassant ; il la frôle, la caresse, l'étreint et parvient toujours à lui faire murmurer son secret.

*La Fille du Député*, député radical, hérisse, libre penseur, mangeur de prêtres et sectaire, a conquis le cœur d'un jeune homme noble, fils d'un adversaire politique de son père. On s'aime en cachette, puis tout se dévoile et après d'émouvantes péripéties, on s'épouse et le farouche Chaumier, bravant les malédictions des frères..., assiste pieusement à la messe de mariage. Ce petit roman, très simple, très sobre, très fin d'observations et très tendre de sen-

P. S. — Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons la mort à l'hôpital militaire d'Amélie-les-Bains de M. Max Lebaudy. Lorsque ce fascicule sera mis en vente, tout aura déjà été dit sur la lamentable odyssee de ce malheureux jeune homme, victime de ses millions, victime aussi de l'incroyable pusillanimité de ministres qui, par crainte des clabaudages radicaux, ont maintenu sous les drapeaux un homme que tous les médecins militaires avaient reconnu comme tuberculeux. Ceux qui ont mené la campagne contre Max Lebaudy n'ont plus, aujourd'hui, qu'à se mettre en règle avec leur conscience.

LUTÉCIUS.

timents, est assurément une des meilleures œuvres de Georges Ohnet. Le volume, édité par Ollendorff, est orné d'aimables illustrations dessinées par M. Lelong.

Lorsque paraît un nouveau livre de Gyp, il suffit de le signaler : chacun sait d'avance qu'il y trouvera quelque surprise et quelque fantaisie de haut goût, quelque caricature des derniers spécimens du snobisme ; je n'ai donc qu'à inscrire ici le titre de : *Le cœur d'Ariane*, récemment édité chez Calmann-Lévy.

Un jeune ménage : la femme tombe malade d'une suite d'accident de grossesse ; le mari la néglige et se laisse détourner par une coquette, amie de sa femme ; celle-ci sait tout, n'en dit rien, car elle adore son mari, malgré sa trahison ; elle en souffre, elle en meurt. Tel est le *Joug d'amour*, où Madame Brada a su mettre une émotion contenue, une douceur triste qui donnent à ce roman une tonalité particulière.

*Les Jeunes*, de M. René Doumic, un jeune, lui aussi, sont un excellent et indispensable guide de la littérature contemporaine. Critique plutôt bienveillant et dont le blâme ne dépasse jamais les bornes de la politesse, M. René Doumic a groupé dans ce volume ses études sur les écrivains à tendance idéaliste. Il est avec eux, car il leur reconnaît le mérite d'avoir tiré notre littérature du bourbier naturaliste où l'avaient entraînée les outrances d'une école. On lira avec fruit, dans ce volume, les études sur Ed. Rod, J.-H. Rosny, Paul Hervieu, Rodenbach, Henri Lavedan.

Après les jeunes, les anciens ; mais il en est qui restent éternellement jeunes, et c'est l'impression qui résulte de la lecture des *Pages choisies de Théophile Gautier*, publiées par M. Paul Sirven chez Armand Colin. La sélection est faite avec beaucoup de goût et de tact, comme il convient à un ouvrage d'éducation. Une introduction donne sur le poète-proseur, sur sa carrière littéraire et sur sa vie, d'intéressants et d'utiles renseignements.

M. Paul Stapfer, doyen de la Faculté de Bordeaux, était, comme tel, mieux placé que personne pour parler de Montaigne qui, avec Montesquieu, résume l'âme littéraire de la Guyenne. Dans ces causeries sur la *Famille et les amis de Montaigne*, qu'il publie chez Hachette, M. Paul Stapfer nous trace maints tableaux plaisants, maintes scènes d'intérieur ; il nous montre la mère, la femme, la fille de Montaigne, et aussi Mademoiselle de Gournay, son admiratrice parfois ridicule.

*Les Instantanés d'Allemagne*, de M. René Mélinette (pseudonyme sans doute), sont un peu « flou », pour employer la terminologie photographique, et d'une observation un peu superficielle. Néanmoins il est intéressant de connaître les impressions rapportées d'Allemagne par des gens qui ne sont point affiliés à la Ligue des Patriotes et qui décrivent simplement la vie patriarcale, la bonhomie et la joie de vivre, de manger et de boire, qui sont la caractéristique apparente de nos voisins de l'Est. Il ne faut cependant s'y fier, à cette bonhomie ; l'A lemand à chapeau tyrolien, avec qui vous causez amicalement à la brasserie en choquant des chopes deviendra un guerrier teuton dès qu'il aura coiffé le *spitzhaube*, le casque à pointe, et n'aspirera qu'à manger le Français, son ami de la veille. Ce volume, édité par Ollendorff, est illustré de « pages d'album » de Lucien Méivet, croquis rapides et spirituels, mais qui méritaient une reproduction typographique mieux soignée.

Elle ! toujours elle ! C'est de la bicyclette que je veux parler. Les éditeurs Charpentier et Fasquelle lui consacrent, sous le titre de *Paris Vélo*, un très amusant almanach bourré de dessins comiques, d'autographes, d'appréciations des principaux écrivains sur la bicyclette et de renseignements utiles sur ce sport envahissant.

Le chansonnier Xavier Privas, dont nous avons donné une œuvre charmante dans un précédent numéro, vient de faire paraître un nouvel album : *Chansons humaines*. Victor Tardieu a paré d'aimables dessins les vers et la musique du poète, dont le recueil est dédié à son intelligente interprète Félicia Mallet. — T. G.

Le *Tout-Paris*, l'annuaire si connu de la société parisienne, fait paraître son édition de 1896, considérablement augmentée et corrigée avec un soin méticuleux.

Nous croyons rendre un réel service à nos abonnés et à tous ceux qui appartiennent, à un titre quelconque, à la société parisienne en leur signalant l'apparition de cet ouvrage, qui devient de plus en plus indispensable. A l'approche du jour de l'An, il est utile d'avoir sous la main ce recueil, qui permet de préparer facilement ses visites, ses envois de cartes, etc.



## Industries Artistiques



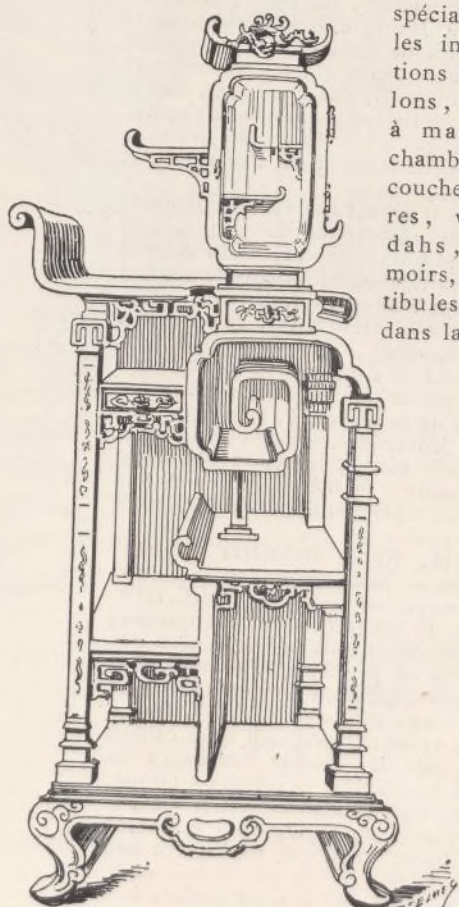
Table à thé  
Modèle riche de Perret et Vibert, Paris.

lâ sert à la fois de meuble décoratif en offre le plus joli choix de tout Paris. Elle a su spécialiser ce genre de modèles si légers, si solides en même temps qu'artistiques. Lui écrire en indiquant le prix à dépenser depuis 100 fr. jusqu'à 300 fr.

Les riches meubles de salon en bois sculpté et bronze dont les lignes agréables s'harmonisent avec tous les styles peuvent se placer dans un coin ou un entre-deux de fenêtres. La maison des Bambous, 33, rue du Quatre-Septembre s'est appliquée à ce genre de créations dont elle possède un choix immense et varié. Encore un bien joli cadeau pour le jour de l'an, cadeau peu banal et qu'on aura toujours un grand plaisir à recevoir.

La maison des Bambous fait spécialement les installations de salons, salles à manger, chambres à coucher, serres, vérandahs, fumoirs, vestibules, etc., dans la note personnelle et gaie qu'on peut remarquer dans le spécimen de cabinet de toilette en bambou avec ornements japonais que nous donnons ici. Les documents qu'elle possède et ses dessins sont des plus variés et nulle installation sérieuse ne se fait aujourd'hui sans leur concours. Des devis et maquettes sont fournis aux clients qui ont à l'avance l'impression de ce qui leur sera fourni et du prix à dépenser.

Indépendamment de ces articles, la maison des Bambous possède mille objets de création artistique, bibelots décoratifs, bronzes, porcelaines, ivoires, émaux, pièces anciennes et de collection. Sa fabrication spéciale de sièges en jonc émaillé de couleur est appréciée du monde entier. Tous les grands établissements et hôtels de l'Europe et des grandes villes de l'Amérique sont approvisionnés pour l'ameublement des halls, galeries, fumoirs, etc., par la maison Perret et Vibert, 33, rue du Quatre-Septembre.



Meuble de Salon en bois sculpté et bronze  
De chez Perret et Vibert, Paris.

Paris est la seule ville au monde où l'on puisse, dans quelque genre que ce soit, trouver les plus belles choses, les inventions les plus ingénieuses et les plus originales. De tous les points de la terre on y vient chercher les créations ou puiser les idées.

Voici par exemple le côté meuble artistique. Est-il possible de trouver ailleurs des modèles aussi gracieux et aussi décoratifs que ceux que nous présentons ici ?

D'abord, la table à thé. Cette table, en bois sculpté, est un des plus jolis spécimens choisis parmi les créations si variées de Perret et Vibert, 33, rue du Quatre-Septembre. Elle est combinée avec de riches plateaux en laque d'or et des ornements en bronze finement ciselé. C'est un des cadeaux les plus riches et du meilleur goût pour étrennes.

Vient ensuite, une seconde table à thé et à objets d'art. Celle-ci est de table pratique pour le thé et le café. La maison des Bambous, 33, rue du Quatre-Septembre,

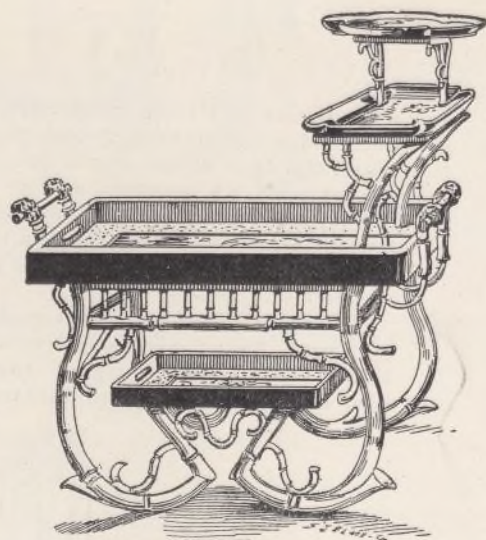
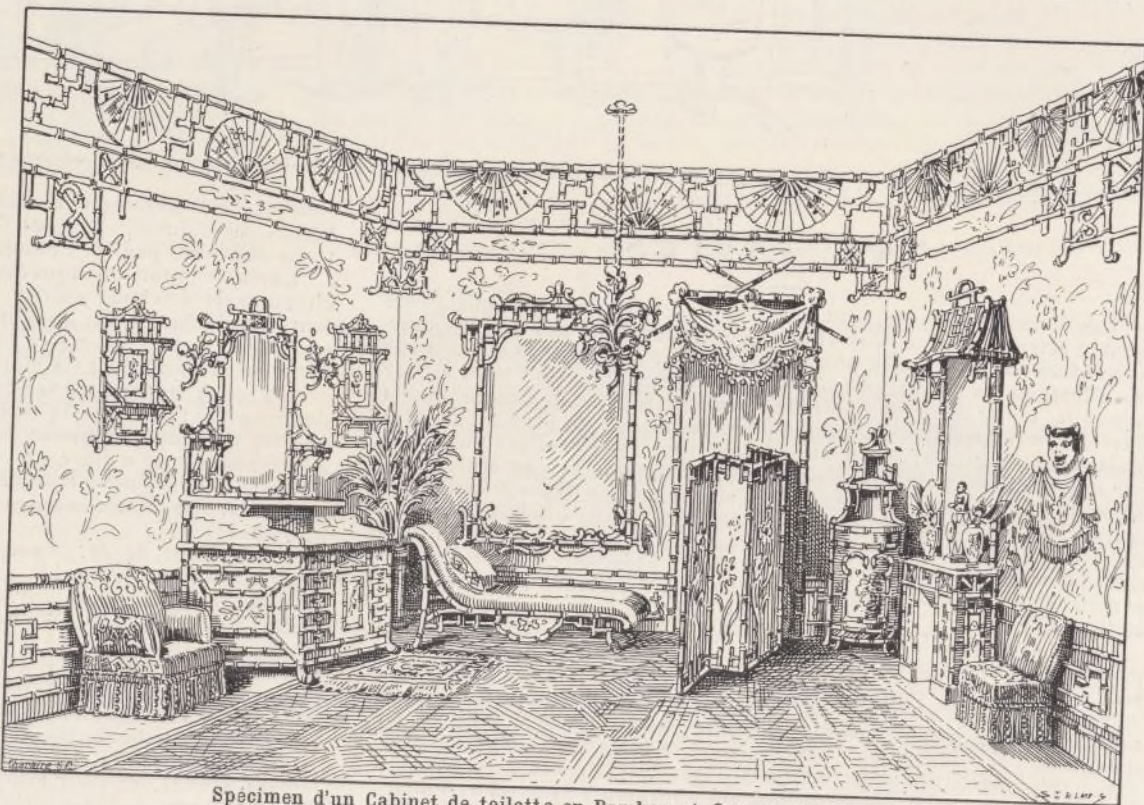


Table à thé et à objets d'art  
De chez Perret et Vibert, Paris.



Specimen d'un Cabinet de toilette en Bambou et Ornaments japonais,  
installé par Perret et Vibert, 33, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Sétif, Constantine, Biskra, Batna, Lambessa, Bône, Tunis, Marseille, Paris.  
— Prix : 1<sup>re</sup> classe, 940 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 830 fr.

## 2<sup>e</sup> ÉGYPTE ET PALESTINE

Le 5 février 1896.

1<sup>er</sup> Itinéraire : Paris, Marseille, Alexandrie, Le Caire, les Pyramides de Sakkarah, de Ghizeh, la grande Pyramide de Khéops, Alexandrie, Marseille, Paris.  
— Prix : 1<sup>re</sup> classe, 1,480 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 1,350 fr.

2<sup>e</sup> Itinéraire : Paris, Marseille, Alexandrie, Le Caire, les Pyramides, Denderah, Assouan, La 1<sup>re</sup> Cataracte du Nil, Luxor, Thèbes, Le Caire, Alexandrie, Marseille, Paris. — Prix : 1<sup>re</sup> classe, 2,050 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 1,900 fr.

Les prix ci-dessus comprennent : le transport en chemin de fer, les passages à bord des paquebots, le logement, la nourriture pendant toute la durée du voyage, etc., sous la responsabilité des « Indicateurs Duchemin ».

Les souscriptions sont reçues au bureau central des « Indicateurs Duchemin », 20, rue de Grammont, à Paris.  
On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés à la gare de Paris P.-L.-M., ainsi que dans les bureaux-succursales de cette Compagnie, à Paris.

## CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir  
Départs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 48 du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.  
Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 10 du soir.  
Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières

## CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### EXCURSIONS

ORGANISÉES AVEC LE CONCOURS DES « INDICATEURS DUCHEMIN »

### 1<sup>re</sup> ALGÉRIE et TUNISIE

Les 9 février et 6 avril 1896.

Itinéraire : Paris, Marseille, Alger, Blidah, Gorges de la Chiffa, Bougie



Mlle F. CHARDERON



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction).

Copyright 1895 by Bousod, Valadon & Co.

LE PRÉFÉRÉ

Ayuntamiento de Madrid









JE RÉGALAI MON HÔTE D'UN COUP DE PIED DANS LE... DOS (page 2).

# LA CAMPAGNE DE RUSSIE

EXTRAITS DES MÉMOIRES INÉDITS  
DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON VAN EERENS

A côté des témoignages sur l'époque napoléonienne qui émanent directement des anciens Français, on a vu — et avec quel vif intérêt — prendre place des souvenirs ou des mémoires émanant de Français nouveaux, nationaux, alliés ou auxiliaires, mais inspirés la plupart par le désir d'égaliser la gloire de leurs nouveaux compatriotes et de prouver à leur Empereur qu'ils étaient dignes de lui. A côté des livres déjà publiés, parmi lesquels l'élément hollandais, malgré le rôle singulièrement intéressant qu'il a joué, est jusqu'ici si pauvrement représenté, on ne verra point sans curiosité ces fragments des *Mémoires inédits du lieutenant général de Eerens*. Né à Alkmaar en 1781, entré à dix-sept ans, comme simple soldat, dans la 6<sup>e</sup> demi-légion batave, Eerens y parcourut tous les bas grades et était lieutenant quand il passa dans la garde du roi Louis-Napoléon. Il y fut, en quatre ans, lieutenant-colonel. Lors de l'annexion de la Hollande à l'Empire, il fut nommé chef de bataillon au 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs de la Garde et fit, avec ce corps, la campagne d'Espagne et la campagne de Russie. Employé comme chef d'état-major de la 2<sup>e</sup> division d'infanterie de la Garde et nommé adjudant commandant, il fut à même de tout voir et de tout bien voir, et il rend un compte nouveau de certains événements, particulièrement de l'admirable conduite, au combat de Krasnoé, du 2<sup>e</sup> régiment de grenadiers de la Garde qui, comme on sait, était entièrement composé de Hollandais. Après la Retraite de Russie,

Eerens fut employé à Dantzig, où il rendit de grands services et cette partie de ses mémoires est encore d'un vif intérêt.

Rentré dans sa patrie en 1814, il y atteignit rapidement les plus hauts grades militaires; lieutenant général en 1826, ministre de la guerre en 1829, il fut appelé à soutenir cette guerre où, pour le profit d'un Cobourg et de l'Angleterre, la France abandonna la meilleure occasion qu'elle ait jamais rencontrée de recouvrer ses frontières naturelles. A Anvers, le général chassé, non seulement sauva l'honneur des armes hollandaises, mais leur apporta une gloire nouvelle et toute fraîche. S'il le fit, ce fut grâce aux mesures prises par Eerens.

Celui-ci fut récompensé par le poste de gouverneur général des Indes-Orientales, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 30 mai 1840. Ceux qui, même de loin et au second rang, venus des pays étrangers et lointains, ont vu l'Empereur et servi sous ses ordres, une fois retournés dans leur patrie, sont devenus tout naturellement et comme de force, les premiers des soldats et pour tous, amis et ennemis de Napoléon, ils ont eu ce prestige incomparable que, durant un instant, le regard du Héros s'était peut-être arrêté sur eux.

F. M.



LE LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON VAN EERENS (1781-1840).

les environs de Dresde, où l'Empereur se rendit en personne. Nous quittâmes Mayence le 13 mai et nous prîmes notre route

VIII. 1



vers les frontières russes à travers la Saxe, le royaume de Westphalie, la Prusse et la Pologne. Nous n'avions qu'à nous louer de nos hôtes : hospitalité cordiale, conversation amicale, politesse avenante, tout était pour nous faire oublier nos marches forcées. Seulement à Vach, petite ville appartenant au roi de Westphalie, ce fut tout l'opposé ; depuis le commandant de place jusqu'aux habitants, nous ne trouvâmes que brusquerie, malhonnêteté et brutalité, — mais au plus haut point. Il n'y eut pas un de nos officiers qui n'eût à se plaindre ; le colonel voulut jeter son hôte par la fenêtre, moi je régalai le mien d'un coup de pied dans le... dos qui le fit rouler du haut de l'escalier ; d'autres recoururent aux coups de plat de sabre ; les soldats se procurèrent eux-mêmes ce que leurs hôtes leur refusaient et qui leur était dû selon les ordres. Cependant ces leçons furent vaines, car ceux qui nous avaient devancés comme ceux qui nous suivirent subirent le même accueil et payèrent de la même monnaie. Nous fûmes mieux à Eisenach, où l'on se fit une fête de nous recevoir d'une manière tout à fait cordiale.

Après avoir passé Francfort-sur-l'Oder, les marches devinrent plus longues : il n'était pas rare que nous fissions quatre ou cinq milles allemands ; souvent nous repartions la nuit et parfois nous doublions l'étape, faisant ainsi jusqu'à seize à dix-sept lieues — presque huit milles allemands. Le premier repos que nous eûmes après Mayence fut à Marienwerder ; nous y reçûmes l'ordre d'abandonner notre bagage et de n'emporter qu'une valise. A Paris, on nous avait donné ordre de nous équiper pour deux ans, notre bagage était donc assez lourd ; on le dirigea sur les magasins de Dantzig, mais hélas ! il n'y resta pas.

Le 3 juillet, nous arrivâmes à Wilna, après avoir perdu déjà, par les marches forcées et la chaleur, quantité d'hommes qui tombèrent pour ne plus se relever. Dans le camp de Zismory, un orage violent, accompagné de grêle, fit passer tout à coup l'atmosphère de la chaleur la plus brûlante à un froid glacial, d'où une perte énorme de chevaux. On en voyait des rangs entiers morts dans les bivouacs de cavalerie, et le chemin de Zismory à Wilna en était couvert ; on estimait qu'il en était mort douze mille. Nos chevaux qui, comme d'ordinaire, avaient d'abord peur de ces cadavres de leurs semblables et ne passaient qu'à contre-cœur et en ronflant fortement, semblaient, après quelques jours, s'être accoutumés à ce spectacle et enjambaient sans peine les morts, comme s'ils eussent été des blocs de bois.

A Wilna, nous trouvâmes le quartier impérial et la Vieille Garde. L'Empereur nous inspecta le 8 juillet et distribua plusieurs croix. Sa Majesté, qui m'avait décoré à son retour d'Espagne, me nomma, à Wilna, chevalier de l'Empire avec dotation de 4,000 francs sur les biens du prince de la Paz, dans le royaume de Valence.

Ainsi, nous étions sur le sol russe, et la grande tragédie allait commencer. A Gumbinnen, mon hôte, comme s'il eût été doué d'un esprit prophétique, me dit que nous entrerions en Russie, que nous dirigerions notre marche sur les hauteurs situées entre les sources de la Dwina et du Dniéper, que nous marcherions de là sur Moscou, que nous éprouverions pas ou peu de résistance, mais qu'alors nous serions coupés et qu'aucun homme de la gigantesque armée française ne sortirait de la Russie. Lors du passage du Niémen, cette armée comptait 361,000 fantassins et 59,500 cavaliers, avec environ 1,200 pièces de canon, tandis que l'armée

russe était évaluée à 238,000 fantassins et 89,200 cavaliers.

Nous quittâmes Wilna le 12 juillet pour continuer notre marche vers l'Est. Le 17, au bivouac de Glubokoé, le général baron Roguet me fit appeler et me demanda si je voulais me charger des fonctions de chef de l'état-major de sa division. Je lui répondis que je me sentais extrêmement honoré de cette preuve de confiance, mais que récemment, un chef de bataillon qui, pour un autre service était absent de sa troupe, ayant été remplacé sur-le-champ par l'Empereur, je craignais qu'à la première revue je n'eusse le même sort.

Le général me promit qu'à chaque occasion où mon bataillon marcherait ou serait passé en revue j'en prendrais le commandement, et que le reste du temps l'adjutant-major le commanderait. Dans ces conditions, j'acceptai et je fus installé comme chef de l'état-major de la deuxième division de la Garde. Ces nouvelles fonctions me donnèrent beaucoup d'ouvrage, mais en même temps elles me fournirent l'occasion de me familiariser avec les connaissances nécessaires à mon nouvel état. La nature infatigable du général agissait naturellement sur ses inférieurs, mais ses aides de camp en subissant, paraît-il, médiocrement l'influence, la part du lion incombait au chef de l'état-major, de sorte que, parfois, j'étais à cheval pendant vingt-quatre heures, mais au moins j'avais le plaisir de pouvoir satisfaire mon général.

Le 26, nous croyions à une bataille générale près d'Os-trowna ; les deux armées étaient en présence : c'était un spectacle magnifique. Toute notre cavalerie était réunie ; on ne saurait se faire une idée de l'impression que produisait notre réserve de cuirassiers : c'était une muraille de fer. Les régiments de carabiniers étaient plus étonnants encore ; on eût dit des chevaliers géants du moyen âge. L'armée russe était en plusieurs colonnes. Il y eut quelques escarmouches de cavalerie et de tirailleurs, après quoi l'ennemi se porta derrière la petite rivière de Lucreza. Les armées passèrent la nuit ainsi, séparées seulement par cette rivière peu large, mais fortement encaissée. Tout le monde comptait sur la bataille pour le lendemain, mais, au matin, les Russes avaient disparu comme par enchantement ; on ne savait même pas quel chemin ils avaient pris, tant ils avaient décampé silencieusement. Cependant on pouvait croire

qu'ils s'étaient retirés sur Smolensk, du moins ce fut dans cette direction que l'Empereur ordonna la poursuite. Le même jour, il fit son entrée dans Witepsk, où notre division cantonna également le 31.

Il était temps que l'armée prit quelques jours de repos ; les marches forcées, le manque de vivres et les climats malsains avaient fait quantité de malades ; l'eau bourbeuse, unique boisson qui se trouvait souvent à plusieurs lieues à la ronde, avait amené la dysenterie ; quelques généraux et officiers supérieurs en étaient atteints.

Napoléon prit les mesures les plus convenables en donnant ordre qu'on installât des magasins et qu'on rétablît la discipline, qui se relâchait de plus en plus. Seulement, ses ordres ne furent exécutés que sur le papier et, malgré toutes les précautions, les plus grandes extravagances se donnaient cours, le pillage était sans frein et l'ordre n'existait plus ; il fallait vivre de ce que produisait le pays,

et souvent les chefs étaient forcés de fermer les yeux sur la manière d'agir de leurs hommes, tandis que sur les flancs de l'armée, plusieurs maraudeurs étaient pris par les cosaques ou massacrés par les paysans.



ON EUT DIT DES CHEVALIERS GEANTS DU MOYEN AGE (page 2).



A Witepsk nous eûmes des revues magnifiques, en face du palais habité par l'Empereur; on avait pratiqué une grande place d'armes en démolissant un carré de maisons, et c'était là que chaque jour avait lieu la parade. Un jour où l'Empereur passait sa Garde en revue, il se plaça avec sa suite sur le perron du palais et ordonna que tous les officiers et sous-officiers formassent le cercle. Alors il tira son épée, fit venir le général Friant auprès de lui, et, le ban ouvert, il dit: « Officiers et soldats de ma Garde, vous reconnaîtrez le comte Friant pour votre commandant et lui obéirez en tout ce qu'il vous ordonnera de ma part. » Ensuite il embrassa le nouveau colonel des Grenadiers; nous rentrâmes dans les rangs, fîmes quel-

ques manœuvres et défilâmes avec notre nouveau commandant en tête. Ce fut à cette occasion que nous apprîmes la mort du général Dorsenne, colonel des Grenadiers, mort à Paris, d'un ulcère à la tête.

Le 11 août, nous partîmes de Witepsk; l'armée quitta également ses cantonnements pour se diriger sur Smolensk. On calculait qu'alors elle n'était plus que les deux tiers de ce qu'elle était lors du passage du Niémen. Ces pertes provenaient principalement des raisons mentionnées; en outre les hôpitaux manquaient des moyens nécessaires pour le rétablissement des malades, de sorte que la mortalité était grande.

Le 14, l'armée entière était réunie en avant de Léodoni; le soir, les feux des bivouacs, étendus à perte de vue, offraient un spectacle magnifique; en l'honneur de la fête du lendemain, anniversaire de Napoléon, toutes les musiques faisaient entendre leurs mélodies, qu'interrompaient les cris de: « Vive l'Empereur! »

On s'attendait à une bataille générale, mais les Russes l'évitèrent encore; chaque jour on se battait, mais toujours partiellement. Cependant, l'ennemi semblait vouloir défendre Smolensk, l'Empereur fit attaquer la ville par les corps de Davout, Ney et Poniatowski. Le duc d'Abrantès s'était égaré et arriva trop tard, ce qui lui valut une verte semonce dans l'ordre du jour. La Garde était en réserve.

Le combat fut vif et se prolongea pendant le jour entier et pendant la nuit du 17; mais à ce moment, les Russes ne voulant pas s'exposer à un assaut, quittèrent la ville après avoir incendié plusieurs quartiers, tous les magasins et le pont sur le Dniéper. L'assaut fut donné, mais les grenadiers, en tête de colonne, n'éprouvèrent point de résistance: la place était évacuée; on y trouva quantité de canons. Les Russes s'étaient furieusement battus, les fossés et les portes étaient jonchés de leurs morts qui, la plupart, avaient l'écume à la bouche, preuve certaine qu'ils avaient été excités par des boissons alcooliques. Nos pertes étaient de beaucoup inférieures à celles de l'ennemi, quoique celui-ci répandit qu'elles étaient irréparables.

Le 19, dans un combat près de Valutina-Gora, fut tué le général de division Gudin. Il fut enterré le lendemain, avec de grands honneurs militaires, dans un des bastions de Smolensk. Le prince de Neuchâtel, major général de l'armée, suivit la bière à la tête de la plupart des maréchaux et de tous les généraux présents.

Nous quittâmes Smolensk le 24 août, et, en en sortant, nous trouvâmes « la plaine sainte » où, suivant une légende, les Russes se croyaient invincibles; nous avions sous les yeux la preuve du contraire: la multitude de cadavres montrait avec

quelle opiniâtreté ce champ avait été défendu, mais prouvait en même temps que l'ennemi avait dû l'évacuer sans pouvoir même enterrer ses morts.

Nous étions entrés dans la Russie proprement dite, la Russie

blanche, où le sol est le plus élevé et où sont les sources du Dniéper et de la Dwina. Il faisait une chaleur suffocante. Par suite de cette élévation du terrain, nous avions une peine infinie à nous procurer de l'eau; à plusieurs reprises, le soir, il me fallut chercher pendant des heures avant de trouver un petit borbier autour duquel on pût faire camper la division. Pour le fourrage, d'ordinaire, on le coupait dans les champs, car, des villages, il ne restait que quelques maisons iso-

lées; tous les matins, régulièrement, les cosaques annonçaient leur retraite en mettant le feu aux villages qu'ils avaient occupés. Comme les maisons étaient toutes en bois et que le feu était favorisé par une sécheresse excessive, notre avant-garde ne réussissait que bien rarement à en sauver quelques-unes. Les vivres diminuaient, on ne voyait presque plus de pain. Dans Wiasma et Giat ou Gjats, deux villes assez considérables que nous avions eu le bonheur de sauver, il n'y avait que les magasins qui avaient souffert des flammes; mais ils n'offraient que bien peu de ressources, les premiers arrivants avaient tout pris, et ceux qui suivaient n'avaient qu'à retourner encore ce qui avait déjà été pillé. Quand on avait le bonheur de trouver un gîte, il fallait des heures pour se frayer un chemin au travers de montagnes de meubles brisés avant d'avoir gagné les quatre murs où l'on espérait se mettre à l'abri.

L'Empereur ayant donné à l'armée deux jours de repos, nous n'évacuâmes Gjats que le 4 septembre, et nous marchâmes avec l'armée entière sur Gridnova, tandis que notre division campait dans les environs de Drovnina. Le lendemain, au lever du soleil, nous continuâmes notre marche, et dans l'après-midi nous nous trouvâmes en présence de l'armée ennemie qui, retranchée derrière Borodino, semblait nous attendre. L'Empereur ordonna immédiatement l'attaque, et la division Compans fut chargée d'emporter une redoute que le général Kutusow avait établie sur sa gauche. La redoute ne fut prise qu'après un combat acharné. Trois fois l'ennemi en fut chassé et y rentra, mais à la fin, le 6<sup>e</sup> de ligne se maintint, aux dépens d'un millier de tués. Le général Compans continua le combat assez tard dans la nuit et força les Russes à se retirer sur une hauteur voisine, où ils se postèrent derrière un chemin creux couvert par une ligne de batteries qui paraissaient nous menacer d'une destruction entière.

Le 6, l'Empereur ayant fait une reconnaissance de la position ennemie, nous reçûmes le soir l'ordre de prendre nos positions pour la bataille du lendemain.

Le 7, à deux heures et demie du matin, on prit les armes; la Garde reçut l'ordre de s'habiller en grande tenue, puis, au lever du jour, on nous lut cette proclamation: « Soldats! la voilà, cette bataille que vous avez tant désirée. Désormais, la victoire dépend de vous; elle est nécessaire; elle amènera l'abondance et nous assure de bons quartiers d'hiver et un prompt retour vers la patrie. Soyez les soldats d'Austerlitz, de Friedland, de Witepsk, de Smolensk, et que la postérité la plus reculée dise en parlant de vous: Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou! » Un cri général de: « Vive l'Empereur! » fut la réponse de l'armée.



L'EMPEREUR FIT ATTAQUER SMOLENSK (page 3).



La bataille commença à six heures. L'Empereur s'était placé à gauche de la Garde, qui se trouvait en colonne en avant de la redoute prise le 5 par la division Compans. Mon bataillon, dont naturellement j'avais pris ce jour-là le commandement, était justement placé à la hauteur de Sa Majesté, de sorte que je pouvais l'observer à mon aise. L'Empereur portait l'uniforme de la garde avec une redingote grise, et se promenait de long en large devant son état-major, la tabatière à la main, prisant beaucoup et portant la boîte sous son nez quand elle était vide; alors un laquais s'approchait immédiatement pour la remplir. C'est ainsi que l'Empereur reçut les rapports des différentes parties de l'armée, donnant ses ordres et envoyant de temps en temps un aide de camp à ses maréchaux.

Nous vîmes la bataille entière, du moins le centre et l'aile droite; les redoutes furent prises successivement. Nous en vîmes une qui fut attaquée par la gorge et prise par les cuirassiers; mais les Russes les en avaient repoussés, lorsque l'infanterie de ligne l'attaqua à la baïonnette et la prit pour de bon, en faisant subir aux Russes des pertes considérables. De notre côté, ce combat coûta la vie aux généraux de division Montbrun et Caulaincourt, et à l'adjudant général de la garde Lanabère. Le général Compans ayant été mis hors de combat, Lanabère avait reçu de l'Empereur le commandement de sa division, et il y fut mortellement blessé. La canonnade, ainsi que le feu de mousqueterie, était effroyable; les plus anciens généraux même déclarèrent n'avoir jamais entendu un tel vacarme. surtout à notre aile gauche, où une batterie de vingt-quatre pièces de douze, du prince Eugène, répandait la mort et la destruction dans les rangs de la garde russe, en colonne à portée de ses boulets. Du côté des Russes, le feu n'était pas moins vif; de part et d'autre on se battait avec acharnement.

Dans l'après-midi, l'Empereur ordonna au maréchal Mortier

de diriger la Jeune Garde sur Séménoffskoié et de l'emporter. Nous y marchâmes l'arme au bras, mais les Russes, qui avaient déjà prononcé leur mouvement de recul, quittèrent la position sans résistance, et nous nous plaçâmes au delà du village, où nous passâmes la nuit. Les Russes étaient en pleine retraite; ils laissèrent sur le champ de bataille un nombre énorme de morts, qui fut évalué à 25,000 au moins. Ce qui est certain, c'est que j'ai compté douze cadavres russes dans un carré de vingt pieds, et c'était ainsi à perte de vue. On y voyait moins de Français, sauf aux environs et dans l'enceinte des redoutes et dans le ravin; nos pertes pourtant étaient considérables, quoique bien inférieures à celles des Russes. Outre les généraux de division que j'ai nommés, les généraux de brigade Plauzonne, Huart, Compère et Marion étaient tués; un grand nombre d'autres étaient blessés. Quoique les Russes eussent transporté dix mille de leurs blessés au delà de Moscou, ils en laissèrent un nombre considérable sur le champ de bataille; la plupart y trouvèrent la mort; nous ne pouvions les loger, le petit nombre de maisons disponibles suffisait à peine pour donner asile à nos blessés et nos malades.

Cette bataille fut appelée par l'Empereur la bataille de la Moskowa; les Russes la nommèrent la bataille de Borodino. Les deux armées s'attribuèrent la victoire, et un *Te Deum* fut chanté à Saint-Petersbourg et à Moscou comme à Paris; sans doute c'est à Paris qu'on y avait le plus de droit, car non seulement nous couchâmes sur le champ de bataille de l'ennemi, mais celui-ci continua sa retraite presque sans s'arrêter.

Le 6 septembre, nous marchâmes sur Mozaïsk, qui brûlait en partie et où nous bivouaquâmes après l'avoir traversé; le 9, la division fut détachée à l'avant-garde, commandée par le roi de Naples. C'était nous mettre sur les talons des Russes; chaque soir, la mise en batterie de quelques canons et quelques salves



L'EMPEREUR SE PROMENAIT DE LONG EN LARGE DEVANT SON ÉTAT-MAJOR... (page 4).

qu'ils tiraient étaient le signal que l'ennemi fit halte; le lendemain, l'incendie de quelques villages annonçait son départ. A ces occasions, il y avait de temps en temps de petits combats, mais sans importance. Le 11 pourtant, les Russes semblèrent vouloir tenir, mais le lendemain nous trouvâmes leurs retranchements évacués, quoique la position en fût des plus fortes: leur armée, paraît-il, était trop démoralisée pour qu'on pût ris-

quer une nouvelle bataille; Kutusow avait convoqué un conseil de guerre où l'on avait décidé la continuation de la retraite et l'évacuation de Moscou.

(Illustrations de Maurice Orange.)

VAN EERENS.

(A continuer.)





# DALILA

Souvenirs de Théâtre, par H. Lafontaine

**A** quoi tiennent les choses !...  
*Dalila*, une des œuvres maîtresses d'Octave Feuillet, ne serait peut-être jamais venue au théâtre, si un jeune acteur du Gymnase, un écervelé, ne s'était mis en tête d'inoculer un sang moderne aux vieilles tragédies, comme si elles en avaient besoin.

Ce grand fou qui n'était autre que votre narrateur, quittait en 1856 M. Montigny, à qui il devait le peu qu'il était, pour entrer à la Comédie-Française avec l'idée bien arrêtée d'y faire des choses extraordinaires !... Il se tint parole, car en trépanant sur la tradition vénérable, sa jeune superbe obtint le plus éclatant succès qui se soit vu de mémoire de théâtre !

Pendant huit jours il ne fut question que du *Cid* et de son moderne interprète. Une seule voix s'éleva dans la presse pour me défendre, celle de Théophile Gautier.

Après un tel tapage, il me semblait impossible de rester dans la maison de Molière, où mon amour-propre souffrait cruellement, lorsque je reçus un mot de M. de Beaufort, alors directeur du Vaudeville, m'invitant à venir lui parler le plus vite possible.

« On me dit que vous ne restez pas à la Comédie-Française ? Voulez-vous entrer chez moi, avec la situation et les appointements qu'avait Fechter ? Si oui, voici un engagement où il ne manque que votre signature. »

Courir au Théâtre-Français, obtenir la résiliation de mon engagement, et revenir signer celui de M. de Beaufort, fut l'affaire de deux jours.

« Dans quoi allez-vous me faire débiter ? demandais-je à mon nouveau directeur.

— Je l'ignore encore, mais maintenant que je vous tiens, je vais m'en occuper. Du reste, cherchez aussi de votre côté. »

Nous arrivâmes à fin février et mon rôle de début ne se trouvait pas, lorsqu'une nuit, où très préoccupé de cela, je ne pouvais m'endormir, je pris la *Revue des Deux Mondes* et me mis à lire *Dalila*. Sauter à bas de mon lit, courir réveiller mon frère qui dormait profondément dans la pièce voisine (nous habitions ensemble). « André ! André ! — Quoi ! qu'est-ce qu'il y a, fit mon frère, en se dressant effaré sur son lit. — Il y a que j'ai trouvé mon rôle de début ; as-tu lu *Dalila* ? — De Feuillet, oui. — Qu'est-ce que tu en dis ? — Je dis que c'est très beau ! — Eh ! bien c'est là-dedans que je veux débiter au Vaudeville. — Tu es fou ! ce n'est pas du théâtre ! — C'en est au premier chef ! du théâtre vivant, où la passion déborde, où l'on aime, souffre, pleure, meurt, avec esprit et beau langage, pas de ficelles ni de

conventions ; jamais, non jamais, je n'ai été remué comme cela ; mais vois donc comme c'est superbe à faire, et je me mis à lui lire, à lui jouer les passages qui m'avaient le plus frappé. » Ma conviction était si grande qu'elle ébranla celle de mon frère, ce fut ma première victoire.

Mais M. de Beaufort !... c'était lui qu'il fallait convaincre et entraîner ! Ah ! comme le jour se levait lentement à mon gré ! Je ne pouvais pas me présenter chez lui avant huit heures. Pour laisser dormir mon frère, je revins dans ma chambre où je repris ma lecture ; plus je lisais, plus j'étais ravi ! j'avais la vision très nette du succès de l'œuvre, et de tout ce qui devait arriver.

Le jour pointait à peine lorsque je me mis en route, gesticulant et parlant tout seul ; les balayeurs et les chiffonniers durent me prendre pour un fou ! Je sonne à la porte de M. de Beaufort, rien ne bouge, je resonne plus fort, cette fois un domestique arrive en boutonnant son gilet, les yeux encore brouillés de sommeil et me demande ce que je veux.

« Parler à Monsieur de Beaufort. — Monsieur n'est pas levé. — Ça ne fait rien. — Mais si Monsieur dort ? — Réveillez-le, ce que j'ai à lui dire est très important et ne souffre pas de retard ; » je griffonnai deux mots sur ma carte. « Remettez-lui ceci, et, m'asseyant sur la banquette : allez, je vous attends là. »

Quelques minutes après il m'introduisit près de son maître, lequel me demanda si le feu était au Vaudeville ? « Non, non, mon cher Directeur, il n'y est pas, mais je vous apporte le moyen de l'y mettre. — Grand merci, j'aime mieux autre chose, ce ne serait ni mon affaire, ni la vôtre je pense ? — Le feu dont je parle mettra votre troupe et vous en grande lumière, tout Paris viendra vous voir brûler ?... et se brûlera avec vous. — Ah ! ça est-ce que vous devenez fou ? Il me prit la main : — Mais vous avez la fièvre ? — Oui, une bonne fièvre que je voudrais vous voir partager. Ah ! Monsieur ! avez-vous lu la *Dalila* d'Octave Feuillet ? — Non, pas encore. — C'est une faute qu'il faut réparer tout de suite ; je vous apporte le volume, lisez, et vous trouverez dans ce livre une pièce admirable, dans laquelle il faut me faire débiter. — Vraiment, fit le directeur. — Voulez-vous que je vous lise ? — Non, non, vous êtes trop emballé !... j'aime mieux lire seul et à tête reposée. Ce soir ce sera fait, venez me trouver au théâtre, je vous dirai mon sentiment. »

J'arrivai au Vaudeville à l'ouverture des portes, j'attendis une heure et demie ; enfin M. de Beaufort monta l'escalier, je cours à lui : « Eh bien ?... »

Sans me répondre, il me pousse dans son cabinet dont il



referme la porte, enlève son chapeau, retire son pardessus, me fait signe de m'asseoir et s'assied lui-même devant son bureau :

« Eh bien, j'ai lu *Dalila* ! me dit-il, je trouve cela superbe ! malheureusement la pièce est à faire, et un des amis intimes de l'auteur que j'ai vu tantôt m'a dit que Feuillet était à Saint-Lô près de son père gravement malade ; que, souffrant lui-même, il ne ferait rien en ce moment, étant très triste et profondément découragé ; donc c'est une affaire à suivre dans l'avenir, mais pour le présent, il faut chercher autre chose. — Non, Monsieur, non, ni vous ni moi, nous ne trouverons mieux ! le présent est à vous, l'avenir à tout le monde !... si vous perdez une minute, on vous coupera l'herbe sous le pied, je le sens. — Mais sacrebleu ! mon cher !... si Feuillet ne veut pas travailler je ne connais pas le moyen de l'y obliger. — Je le connais moi : c'est d'aller à Saint-Lô, de l'encourager puisqu'il est découragé, de l'égayer puisqu'il est triste, de ne pas le quitter avant qu'il ne vous ait donné sa parole de faire la pièce pour le Vaudeville, de le lier, et garrotter si bien qu'il ne puisse en aucun cas se dédire ! Voilà ce qu'il y a à faire. — Et ce que je ferai par Dieu. Allons c'est dit, nous partirons tous les deux demain matin. — Vous m'emmenez. — Je crois bien ! vibrant comme vous l'êtes, c'est vous qui mettrez le feu aux poudres. Allez faire votre sac de voyage et venez me prendre chez moi, avec une voiture, le train est à neuf heures et quelque chose je crois. — Ah ! mon directeur, je vous le dis et prédis, nous allons au succès ! » Et je me mis à gambader autour du cabinet en chantant : la victoire est à nous... « Mais, n'oubliez pas la clef d'or qui ouvre toutes les portes, bourrez bien votre portefeuille. — Quoi ! ah ! oui, la prime ?... — Assurément !... mais une prime royale, une prime digne de l'œuvre et de son auteur ! — Vous croyez qu'il me demandera ?... — Non, c'est vous qui l'offrirez !... en vrai gentilhomme que vous êtes vous voudrez mettre tous les atouts de votre côté. — Allons je vais y réfléchir... prenez exactement l'heure du départ et à demain !... »

Ah ! les beaux rêves que je fis tout éveillé cette nuit-là et comme je me sentis heureux lorsque le train nous emporta à toute vapeur ! Enfin, nous voilà à Saint-Lô... Descendre à l'hôtel et prodéder à notre toilette, pendant que le fils de l'hôtelier portait à M. Octave Feuillet la carte du directeur du Vaudeville lui demandant de vouloir le recevoir, flanqué de M. Lafontaine, pour affaire importante. La réponse se fit un peu attendre à mon gré, cependant elle arriva des plus courtoises.

Notre tenue étant irréprochable, nous nous mîmes en route, et cinq minutes après, nous sonnions à la porte de l'auteur de *Dalila*. Oh ! la triste demeure ! Un ancien hôtel entre cour et jardin, où tout était sombre et froid. Le domestique qui nous introduisit, nous dit à voix basse de marcher le plus doucement possible, le père de Monsieur ne pouvant supporter le moindre bruit ; il se mit à raser les murs nous invitant à le suivre ; en traversant la cour nous aperçûmes un assez beau jardin s'élevant en amphithéâtre, mais qui, depuis longtemps livré à lui-même, en avait profité pour pousser à sa fantaisie ; ce n'était qu'un fouillis de branches et de bois morts ; sur un tertre qui dominait la maison, nous vîmes un petit Faune en pierre qui jouait de la flûte à l'abri des lierres qui tombaient en guirlande autour de lui. Oh ! qu'il était mélancolique ce petit Faune !... Le domestique nous ouvrit la porte d'un vestibule donnant accès à un vaste escalier d'une sonorité extraordinaire ; j'avais des bottes qui craquaient — je les entends encore, — de même que je vois toujours les regards effarés que me jetait notre introducteur. Arrivés au

premier, nous entrons dans un grand salon orné de meubles empire dont l'aspect sévère est un peu égayé par des vases et des corbeilles de fleurs groupés et disposés avec goût ; on sent qu'une femme jeune et élégante a présidé à cet arrangement. Le domestique nous avance des sièges et nous quitte pour aller prévenir son maître. Quelques minutes après M. Octave Feuillet arrive et nous accueille le plus aimablement du monde, nous demandant qu'elles étaient les bonnes fées qui nous avaient poussés vers Saint-Lô, pour lui procurer le plaisir de nous recevoir.

Bien que ce ne fût pas à moi à prendre la parole, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« Vous dites vrai, Monsieur ! ce sont deux bonnes fées, la Gloire et sa sœur la Fortune ! qui nous ont dépêchés près de vous !... — Pour vous dire, ajouta M. de Beaufort, qu'elles auraient grand contentement à vous voir tirer de votre beau roman de *Dalila* une non moins belle pièce pour le théâtre du Vaudeville ; je serai fier et heureux de vous en ouvrir les portes, en mettant à votre disposition ma troupe, dont voici le jeune premier ; voyez, n'est-il pas votre Roswen en chair et en os ? Je ne vous parle pas du zèle, des soins que je prendrai pour monter votre œuvre, du luxe dont je l'entourerai, soyez assuré que rien ne sera négligé afin que tout soit digne de vous et de moi. »

Octave Feuillet était devenu très pâle, ses mains tremblaient, des larmes lui montaient aux yeux.

« Ah ! Messieurs ! Messieurs, quel bien et quel mal vous me faites. — Comment cela ? demanda M. de Beaufort. — Je suis heureux de votre proposition et désolé de ne pouvoir l'accueillir. — Mais pourquoi ? — Parce que les soins que je dois donner à la santé de mon père ne me permettent pas de m'occuper d'autre chose. — Monsieur votre père, j'en suis certain, sera le premier à vous engager à accepter mes offres lorsqu'il les connaîtra. C'est de la goutte dont il souffre ? un brevet de longévité, au dire des médecins ; je vous en prie ne nous renvoyez pas sans conclure. »

A ce moment, une jeune et très jolie femme ouvrit la porte tenant par la main un mignon petit garçon de cinq ans.

« Ma femme et mon fils, nous dit Octave Feuillet. Ma chère Valérie, Monsieur de Beaufort directeur du Vaudeville, et Monsieur Lafontaine. — Qui vous seront bien reconnaissants madame, de leur venir en aide pour décider le maître à faire droit à notre supplication, dis-je en m'inclinant profondément. — Ce que femme veut, Dieu le veut ! Nous nous mettons sous votre haute protection, reprit le directeur du Vaudeville, en baisant la main que lui tendait l'aimable maîtresse de maison. — Je serai bien heureuse de pouvoir vous être utile, répondit la charmante femme en nous faisant asseoir ; voyons, de quoi s'agit-il ? »

M. de Beaufort lui expliqua nos desirs et nos espérances sur lesquelles je surenchéris de mon mieux, sentant en elle un précieux auxiliaire ; la joie illuminait ses beaux yeux qui s'arrêtaient attendris et suppliants sur ceux de son mari. Celui-ci, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, se dérobait toujours, et nous n'avancions pas à grand'chose, lorsque Madame Feuillet eut la bonne inspiration de nous garder à dîner.

« Oh ! Madame, une maison où il y a un malade ?... — On y dine moins gaiement que dans celle où tout le monde se porte bien ; mais on y dine, acceptez comme je vous offre, ce sera une vraie charité que vous me ferez en m'aidant à distraire un peu mon mari, qui finira par tomber tout à fait malade, si la vie qu'il mène ici continue. »

« Madame est servie » vint annoncer le domestique ; la tout aimable maîtresse de maison prit le bras de M. de Beaufort, et moi je sentis une petite main se glisser dans la mienne, c'était celle du beau petit garçon qui pendant cette longue conversation n'avait pas cessé de découper des bonshommes en papier.

« Mon fils aussi ! s'écria Octave Feuillet, cela tient du prodige ! car André n'est pas démonstratif !... il faut que vous ayez un charme tout particulier qui l'attire. — Un charme bien simple, Monsieur, j'adore les enfants et ils le sentent. »

Pendant le dîner, Madame Feuillet nous apprit que son beau-père traversait une phase de misanthropie si aiguë, que sa porte leur était fermée à tous trois sans rémission, la religieuse qui le veillait n'était tolérée qu'en gardant un mutisme absolu, c'est à peine si le malade répondait aux questions du médecin ; que cet état qui se renouvelait pour la seconde fois avait duré trois mois lors de sa première venue.

« Trois mois ! m'écriai-je, mais c'est plus de temps qu'il n'en faut pour faire la pièce, la monter et la jouer ! »

M. de Beaufort vint à la rescousse avec des arguments si concluants que l'auteur de *Dalila* se sentit ébranlé ; cependant avec cette parfaite délicatesse qui était le fond du caractère d'Octave Feuillet, il nous dit :

« Messieurs, votre enthousiasme me ravit, je ne vous cache pas qu'en écrivant ce roman, je pensais au théâtre, et j'y pensais si bien que je suis allé en parler à un homme dont le jugement fait loi... — Eh bien ? — Il m'a absolument découragé... — Quel est cet imbécile ? demanda M. de Beaufort. — Un maître ! en qui j'ai la plus grande confiance, Montigny !... A votre tour vous voilà ébranlé. — Ebranlé ! s'écria le Directeur du Vaudeville, dites heureux au delà de toute expression !... j'étais chaud pour votre œuvre, maintenant je suis brûlant, il me la faut, je la veux ! Ah ! laissez-moi la gloire de lui donner la consécration du théâtre, et la suprême joie de prouver au public qui nous jette toujours Montigny en exemple, que cet homme impeccable se trompe comme les autres. — Et si vous vous trompiez vous-même, Monsieur, reprit Octave Feuillet visiblement ému. — Je suis si sûr de mon fait, continua le Directeur du Vaudeville, que moi, qui ai pour principe de ne jamais accorder de prime,





préférant employer cet argent à bien monter la pièce, c'est moi, moi de Beaufort qui vous en offre une dont vous allez fixer le chiffre... — Monsieur, la question d'argent m'est toujours pénible à traiter, murmura Feuillet hésitant. — Bien, je vais la traiter pour vous. La prime forte est de trois mille, mais pour vous prouver ma confiance en vous et ma foi en votre œuvre, elle sera de six mille, plus douze pour cent de droit d'auteur, et cent représentations assurées si vous voulez? — Ah! vraiment Monsieur, on n'est pas plus grand seigneur! Je ne sais comment vous témoigner ma gratitude. — En acceptant tout de suite car le temps presse. Il faut que votre *Dalila* soit jouée au plus tard dans le courant de mai, je la crois assez forte pour lutter avec le soleil, mais encore faut-il que son drapeau flotte sur le Vaudeville avant que les grandes chaleurs ne commencent. »

En ce temps-là les théâtres ne fermaient pas comme aujourd'hui et lorsque la pièce était forte et bien lancée elle remplissait la salle en été comme en hiver.

« Maintenant voici la distribution que je vous offre, continua le Directeur du Vaudeville :

« *Léonora, princesse Falconieri*, Madame Fargueil; *Marthe*, Mademoiselle Luther; *Le chevalier Carnioli*, Félix; *Sertorius*, Parade; *Le prince Kalisch*, Nertann; *Marietta*, Mademoiselle Bodin, et pour *André Roswen*, le gaillard qui est là devant vous, à qui la joie coupe en ce moment la parole, mais qui va la retrouver tout à l'heure. Il sait votre *Dalila* par cœur et comme elle est dialoguée pour le théâtre, il va, si vous le permettez, vous jouer les principales scènes de son personnage; puisse-t-il vous prendre comme il m'a pris, je ne dois pas vous cacher que c'est lui qui m'a entraîné ici, c'est sa foi qui a éclairé la mienne. »

M. et Madame Feuillet se tendirent leurs mains que je pressais avec reconnaissance. Ah! comme j'étais heureux!

Après le dîner nous passâmes dans le cabinet de M. Octave Feuillet. C'était une pièce des plus simples et assez triste dont le seul mérite était d'être fort éloignée de la chambre du malade, ce qui permettait d'y causer en toute liberté.

Madame Feuillet avait fait prévenir sa mère Madame Dubois, une aimable femme au goût très sûr en qui Feuillet avait une confiance absolue.

Nous la trouvâmes installée au coin de la cheminée.

Aussitôt les présentations faites on me pria de commencer, et me voilà vivant avec tout mon cœur et toute la passion dont j'étais capable, ce rôle de Roswen que j'avais dans le sang; ce soir-là, je fus vraiment un comédien. Tout le monde pleurait...

Nous nous séparâmes enchantés les uns des autres, ayant tout arrêté, tout convenu. M. de Beaufort repartait le lendemain pour s'occuper des décors et accessoires et moi je restais à Saint-Lô aux ordres de mon auteur, lequel voulait m'habiller sur mesure; pour cela je dus quitter l'hôtel où nous étions descendus et venir m'installer dans un petit pavillon opposé à celui qu'occupait le malade, on me pria seulement de fermer doucement les portes et de ne pas me promener dans le jardin. Je tins si bien compte de ces recommandations que jamais M. Feuillet père ne se douta que sa maison abritait un étranger.

Ah! le bon temps que je passai là!

Le cher petit André était devenu mon ami; il ne me quittait pas. Un jour où je me répétais à moi-même, croyant qu'il ne comprendrait pas, la scène du premier acte avec Marthe, il me dit: « tu l'appelles donc André comme moi? — Oui, mon mignon, c'est ton papa qui m'a donné ce nom d'André Roswen. — Et Marthe où est-elle? — A Paris. — Tu lui parles et elle l'entend de si loin? — Oui, cher petit. — Tu veux te marier avec elle? — Oui, mais ton papa ne veut pas. — Pourquoi? — Parce qu'il ne me trouve ni assez sage, ni assez obéissant. — Ah! — Et Marthe ne survivra pas à sa peine et moi je m'en irai bien loin mourir de mon chagrin!... — Mais je ne veux pas, » s'écria le cher enfant en se pendant à mon cou et de grosses larmes coulaient de ses yeux, je le consolai de mon mieux, très malheureux d'avoir inconsciemment troublé ce tendre petit cœur!

Lorsqu'Octave Feuillet eut terminé sa pièce, nous nous mimes en route pour Paris, en chaise de poste: l'auteur de *Dalila* à cette époque ne supportait pas le chemin de fer; il était navré de partir sans pouvoir prendre congé de son père, dont la porte était toujours fermée; Madame Feuillet, admirable de tendresse et d'abnégation, pour le reconforter faisait briller à ses yeux l'espoir du succès qui l'attendait à Paris, succès qui devait le payer des tristesses du présent.

A chaque couchée, il trouvait des nouvelles rassurantes, le malade n'allait pas plus mal, André et sa mère le suivaient de cœur et de pensée. De mon côté, je mettais tout en œuvre pour distraire mon auteur; aussitôt que je voyais son front s'assombrir, vite, je lui répétais une scène du beau rôle qu'il venait de me faire, je l'enveloppais, je le remontais, je le forçais à croire en lui à force d'y croire moi-même. Ah! flamme, vent, griserie du midi, de quel secours vous me fûtes en ce temps-là! Il me souvient qu'un soir où un gros orage avait retardé notre marche, nous fûmes obligés de nous arrêter dans un village pour réparer une avarie survenue à une des roues de notre voiture, nous dûmes même coucher dans l'unique auberge de l'endroit. Octave Feuillet, très énervé, ne pouvait dormir; une simple cloison séparait nos deux chambres. Je l'entendais marcher et pousser de si gros soupirs, que je lui demandais s'il était souffrant.

« J'ai horriblement mal aux nerfs, me répondit-il; vous non plus vous ne dormez pas? — Non, cela m'est impossible, il y a trop d'électricité dans l'air. — Voulez-vous que nous réunissions nos deux insomnies? — Volontiers; je passe un vêtement et je suis à vous. » Il tire le verrou et me voilà dans sa chambre.

« Comment, vous êtes sans lumière? — Je préfère l'obscurité à l'odeur infecte qu'exhale en brûlant cette misérable chandelle, sentez-vous comme elle a épaissi l'air, on étouffe ici. » Nous ouvrons la fenêtre, un bon vent frais tout parfumé de senteur d'herbe nous



rafraîchit le visage et nous voilà accoudés sur l'appui de la croisée devisant dans le noir de la nuit sous un ciel roulant de gros nuages qui, à tout moment, voilaient la lune. « Ah! comme j'ai le cœur gros, murmura Octave Feuillet, il me semble qu'un grand malheur va m'arriver, je me sens triste à pleurer. »

... Tout doucement, je me mis à chanter la chanson de Murger, *le Petit soldat*, plusieurs fois je la lui avais dite à Saint-Lô et toujours elle l'avait ému.

« Que vous êtes bon, me dit-il, en me serrant la main. — Je voudrais vous voir heureux comme vous méritez de l'être; courage, surmontez ce malaise qui vient de ce temps orageux. Pensez à votre *Dalila*, à la gloire qu'elle va vous donner, au beau début que je vous devrai et à la profonde reconnaissance que je vous garderai. »

A ce moment l'horloge de l'église du village se mit à sonner.

« Tiens, m'écriai-je, il me semble que je suis au dernier acte de *Dalila*, je vois une route escarpée au bord de la mer; ici, un groupe de rochers et ça et là quelques arbres que le vent fait gémir!... Voulez-vous que je dise cette scène du dernier acte? — D'autant plus volontiers, répondit Octave Feuillet, qu'elle ne me satisfait pas encore pleinement. — C'est que je ne la dis pas bien, car la scène est superbe! Voulez-vous que je rallume la chandelle? — Non, j'aime mieux vous écouter dans la nuit; ne voyant ni votre figure ni vos gestes, je me rendrai mieux compte de la justesse de vos intonations et de la pureté de votre diction. — Comme vous voudrez, je commence!... »

« *Scène première du deuxième tableau du dernier acte*: CARNIOLI, ROSWEN... Ça me gêne un peu de dire les deux rôles... — Qu'à cela ne tienne, je vais vous donner les répliques de Carnioli. — Oh! alors je vous réponds que nous allons faire du bon travail!... Y êtes-vous mon auteur? je commence. »

« Nous entrons tous deux par la gauche, il fait noir comme ici et je dis :

« Carnioli, nous allons les attendre là, il faut qu'ils y passent forcément. »

« FEUILLET-CARNIOLI. — André, mon ami, mon enfant, finis! — sons cela, tu me fais faire un rêve épouvantable, j'ai du feu dans la tête... aie pitié de moi, aie pitié de toi-même... ne restons pas là, j'ai des pressentiments terribles!... éloignons-nous de ce lieu sinistre. »

« ROSWEN. — Eloigne-toi si tu veux. »

« CARNIOLI. — Pense à la Sicile, pense au chant du Calvaire! »

« ROSWEN. — Eh! je le chante le chant du Calvaire! »

« CARNIOLI. — Mais, malheureux, tu attendras en vain, il y a plus d'une heure qu'ils sont partis. »

« ROSWEN. — Je sais le temps qu'il leur faut, soyez tranquille. »



« CARNIOLI. — Ils sont passés depuis longtemps.  
 « ROSWEN. — Non, la Marietta nous l'aurait dit!... Ecoutez, j'entends du bruit!...  
 « CARNIOLI. — Allons, viens, je t'en prie!  
 « ROSWEN. — Tenez, là-bas, à mi-côte, ce point noir, c'est une voiture, ne voyez-vous pas?...  
 « CARNIOLI. — Eh! que veux-tu voir dans cette horrible nuit...  
 « tu es fou, partons te dis-je, partons!...  
 « ROSWEN. — Là... là sous ma main... voyez-vous maintenant!... ce sont eux!... ils viennent!... Ah! saints du Ciel que va-t-il se passer?...  
 « CARNIOLI. — André!... André!... donne-moi tes armes, tu n'es plus maître de toi... je veux bien te servir de témoin contre ce jeune homme, mais si tu prétends me faire assister au meurtre d'une femme...  
 « ROSWEN. — Une femme! Est-ce que c'est une femme... Et puis qu'importe! Comment! on fera ce qu'elle a fait; on fera litière sous ses pieds de tout ce qu'il y a de sacré et d'inviolable; on fera vingt fois le jour, de la parole, du sourire et des larmes un mensonge, de l'âme d'un homme un hochet, du nom même du Ciel une lâche trahison, et on en sera quitte pour dire: je suis une femme! Non de par Dieu cela ne sera pas! »

Et très excité par les bien, très bien, c'est ça! poussez, poussez toujours!... que me dit à mi-voix mon auteur, je m'élance vers la porte de la chambre que j'ouvre comme je dois dans mon rôle ouvrir la portière de la voiture en criant: arrête ou je te brûle!... et je me trouve nez à nez avec notre aubergiste qui tient une lanterne et dont la mine effarée me ferait rire s'il n'était flanqué du garde-champêtre. Ce représentant de la loi, requis en plein sommeil, n'a pris que le temps de passer son indispensable, il a mis son boudoir sur sa chemise et son tricorne par-dessus son bonnet de coton, il me met la main au collet en criant: « C'est moi que je vous arrête! et que vous ne brûlerez rien du tout! Vous allez me suivre, sans résistance, parce que ça vous coûterait cher, jusque chez le maire. Ah! mais. — Moi? pour qui me prenez-vous donc? — Pour un homme qui va faire un mauvais coup, que mon devoir est d'empêcher. — Votre devoir est d'aller vous recoucher. — C'est que je ferai quand je vous aurai mis en lieu sûr. — Veuillez, Messieurs, me permettre de vous expliquer dit Feuillet en s'interposant. — Inutile, je sais de quoi il retourne, le délinquant l'a crié assez fort, rugit le fougueux garde-champêtre. Il veut tuer une femme qui lui a fait des traits, je connais ça!... Mais si poison qu'elle soit, il n'a pas le droit de se faire justice lui-même, la loi le lui défend et moi aussi! — Mais Monsieur? — Y a pas de mais, faut me suivre. — Ah! vous m'ennuyez à la fin!... Voulez-vous me lâcher? Non... attendez!... » Je saisis mon garde-champêtre, qui était tout petit, par la ceinture de son pantalon, d'un mouvement brusque je l'enlève de terre, et pendant qu'il gigote comme un beau diable, je lui dis très doucement: « Vous voyez que vous n'êtes pas le plus fort, et que si je voulais, je vous jetterais par cette fenêtre? Ceci posé, voici vingt francs pour votre sommeil interrompu dont je vous fais mes excuses. Soyez persuadé, monsieur le garde-champêtre, de mon respect pour la loi et ne voyez en moi qu'un acteur en train de répéter un rôle devant son auteur. » Comme depuis les vingt francs, la mine du bonhomme s'était sensiblement adoucie, je le reposai à terre, sans le lâcher cependant, « vous savez ce que c'est qu'un acteur? — Je cré ben, j'en ai assez vu dans les foires. — Non, ce sont des saltimbanques ceux-là. — Eh ben? — Eh bien moi... j'en suis un... si vous voulez?... Mais de première classe! comprenez-vous? — Parce que vous avez les poignets solides? — Non, parce que moi je travaille à ciel ouvert tandis qu'eux travaillent à ciel ouvert. — Ouvert, couvert, c'est pas tout ça, et c'est femme que vous voulez tuer? — Pure fiction inventée par Monsieur, vous savez ce que c'est qu'une fiction? — C'est pas une grosseur qui vous vient à la joue? — Non, c'est une fluxion cela, la fiction est une chose qui n'existe que dans l'imagination de l'auteur et que l'acteur s'efforce de rendre vivante et palpable. — Qué drôle de métier, bon Dieu!... — Dites un art... — C'est l'état de folie furieuse où vous étiez tout à

l'heure?... et, me montrant l'aubergiste: Tenez, mon neveu en tremble encore et moi j'ai plus un poil de sec!

— Ah! mon brave garde-champêtre, m'écriai-je en lui serrant les mains, jamais compliment ne m'aura été plus doux!

— Et n'aura rendu un auteur plus heureux! ajouta Octave Feuillet en tendant à l'aubergiste une autre pièce de vingt francs, veuillez accepter ceci, et avec votre oncle, allez boire quelque chose à notre santé, cela vous remettra d'une alarme si chaude!

Mais comme il faut toujours que force reste à la loi, le garde-champêtre redressant sa petite taille nous dit en nous menaçant du doigt: « Plus de tapage nocturne? »

— Non, non! nous allons dormir, faites-en autant. »

Ayant refermé la porte sur eux, je sautai au cou de Feuillet: hein, mon auteur, je crois qu'elle y est cette fois la scène?

« Oui, répondit-il en riant, aussi nous ne la répéterons plus que sur le théâtre, cela reviendrait trop cher. »

Cette anecdote fit la joie de notre voyage qui s'effectua le plus heureusement du monde.

*Dalila* eut un grand succès de lecture. Les artistes enchantés de leurs rôles doublèrent leur talent de zèle et tout alla comme sur des roulettes.

Quelque temps avant la première représentation, je rencontrai, sur le boulevard, M. Montigny, que je n'avais point revu depuis ma sortie du Gymnase: il me tendit la main et nous nous mîmes à causer.

« Eh bien, vous allez jouer *Dalila*. — Oui, monsieur. — Les répé-

titions marchent? — A merveille! — Vous aimez votre rôle? — J'en suis fou! — Il n'est pourtant pas commode. — Vous m'avez appris à jouer les rôles difficiles, monsieur, je n'ai qu'à me souvenir. Viendrez-vous à la première? — Je crois bien puisque j'étais à celle du *Cid*. — Ah! Monsieur!... — Eh bien quoi?... à côté de choses folles il y en avait de superbes... — Ne vous moquez pas de moi, monsieur, j'ai tant souffert. — Bête! le Vaudeville vous l'a bien prouvé en vous engageant. — J'aurais mieux aimé rentrer au Gymnase! — Oui, pour que toute votre vie on dise que vous ne pouvez rien faire sans moi? Non, non!... vous vous êtes jeté à l'eau, vous avez bu un coup, remontez à la surface et prouvez que vous savez nager tout seul en atteignant le bord avec un succès! Je souhaite pour vous et pour Feuillet, dont j'estime le talent, que *Dalila* en soit un. — Mais vous en doutez? — Je ne connais pas la pièce; le roman que j'admire est une étude profondément navrante, écrite avec un esprit étincelant et une verve endiablée; elle est à la fois plus et moins qu'une pièce de théâtre, plus puisqu'elle la dépasse et moins puisqu'elle ne remplit pas les conditions indispensables du théâtre d'aujourd'hui. — Qui sait, monsieur, si ce ne sera pas le théâtre de demain!... Le tout est d'enfoncer la porte et que le public nous suive. — Ce que je vous souhaite; mais rappelez-vous que de cette porte enfoncée par une œuvre de premier ordre, sortira un jour un théâtre cruel dont souffriront public, auteurs, directeurs et acteurs... Votre engagement au Vaudeville est long? — Trois ans. — Après vous rentrerez au Français? — A moins que le Gymnase ne me rouvre ses portes? — A deux battements si vous avez eu des succès. — Merci monsieur, je n'oublierai pas cette bonne promesse, je crois avoir encore quelque chose à faire sous votre égide. »

Madame Feuillet a raconté dans son livre, intitulé *Quelques années de ma vie*, la première de *Dalila*, qui fut certainement une des plus brillantes qu'ait vu le théâtre. Oh! que Feuillet était heureux! Hélas! il ne devait jamais avoir le bonheur complet!... Le soir même de ce triomphe, en rentrant chez lui, il trouvait une dépêche lui annonçant brutalement la mort de son père!...

Il eut bien de la peine à surmonter ce coup terrible! Sa santé en fut ébranlée longtemps, et ce n'est qu'à force de prières, de supplications qu'il se décida à mettre au théâtre son roman d'*Un jeune homme pauvre* et à me faire ce merveilleux rôle de Maxime Odier, marquis de Champcey, qui obtint au Vaudeville un succès non moins éclatant que celui de *Dalila*, et dont je ferai aussi l'historique, car j'apprends avec joie sa reprise prochaine à l'Odéon.

(Illustrations de Robaudi).

H. LAFONTAINE.





# Sans Rime ni Raison

REVUE DE L'ANNÉE 1895

PAR XANROF & F. BAC

La scène représente les pénates de notre sympathique confrère K. Laflème, qui a failli écrire de si jolies choses. Assis d'un côté de sa table de travail, il rêve, les yeux en l'air ; de l'autre côté, en face de lui, son collaborateur, Georges Sonnet, l'exquis poète néo-decasympo-esthète, les coudes sur une rame de papier blanc, les doigts fébrilement égarés dans les broussailles de sa chevelure, presse, à l'instar d'un citron, sa tête, d'où gigle tout à coup le pépin d'une idée.

SONNET. — Si on faisait...

LAFLÈME (sans bouger). — C'est idiot !

SONNET. — Comment, c'est idiot ? Tu ne sais pas ce que j'allais dire ?

LAFLÈME. — Si : une bêtise !

SONNET (vexé). — Ah ! mais... quand tu m'as pris pour collaborateur...

LAFLÈME. — J'en ai fait une !

SONNET. — Merci !... C'est que tu me reconnaissais quelque talent ?

LAFLÈME (rectifiant sa position). — Aucun ; mais tu avais sur moi un avantage incontestable : celui de faire des vers. Moi, mes alexandrins ont quatorze ou quinze pieds, au moins...

SONNET. — C'est une belle hauteur !

LAFLÈME. — Et quand je fais des vers de huit pieds ils n'en ont jamais que cinq ou six...

SONNET. —

Ton vers n'est pas grand, mais tu boîtes dans ton vers !

LAFLÈME. — Or, en me commandant sa Revue, le directeur du Théâtre de la Parodie-Française m'a dit : « J'aimerais assez qu'elle fût en vers ! » Alors j'ai pensé que tu me serais utile. Je ne les connaissais que de réputation, tes vers ! Mais maintenant que j'en ai entendu, je suis fixé : ils ne veulent rien dire !

SONNET (très digne). — Mais je l'espère bien ! Je les renierais, s'ils voulaient dire quelque chose ! Et puis, je me moque de ton approbation : j'ai celle du Maître (il s'incline, la main sur son cœur). Verlain m'a dit : « Voilà des vers qui ne sont pas dans un sac ! »

LAFLÈME. — *Faits-en-sac* ou non, comme dirait M. de Monquiou, je ne vois pas ma revue écrite dans ce charabia !

SONNET (outré). — Charabia !...

LAFLÈME. — D'ailleurs, il est fou, ce directeur, de vouloir une Revue en vers !

SONNET (autoritaire). — Tais-toi ! (Passant sa main d'un geste inspiré dans ses cheveux vierges de schampooing). Qu'est-ce qu'une Revue ? Une fantaisie, tantôt légère, tantôt émue, évocation gra-

cieuse ou gaie des hiers fugitifs dont va retomber dans l'abîme des éternités le souvenir déjà pâli !

LAFLÈME. — Quel style, mon Dieu !

SONNET (debout, les yeux rayonnants, les cheveux comme soulevés par un souffle divin, cependant qu'une mystérieuse harmonie passe et grandit dans l'air :

Et quel autre pouvoir que celui de la Rime,  
La Fée exquise au front de qui l'orgueil s'imprime,  
Pourra nous soutenir ?

LAFLÈME (intrigué par la musique, dont il ne devine point la cause, ouvre la fenêtre pour voir d'où cela vient).

— C'est les chanteurs des cours ?

Une jolie petite femme saute dans la chambre, en s'écriant :

Merci, mon chevalier ; tu m'invoques, j'accours !

(Elle est blonde comme le miel, pimpante comme un bouquet ; une couronne de lauriers à la dernière mode la coiffe gentiment. Son peplum blanc est entr'ouvert sur la jambe au bas d'azur bien tiré ; une lyre d'or contrôlé pend à son côté ; les palmes académiques ornent son sein palpitant. Sonnet tombe à ses pieds et lui baise respectueusement les doigts. — Tableau.)

LAFLÈME (qui revient peu à peu de son ahurissement). — Pardon, Madame... Qu'est-ce que cette plaisanterie : est-ce qu'on entre comme ça chez les gens ? — Si ma concierge vous a vue passer par la fenêtre, elle est capable de me faire donner congé !...

LA RIME (éclatant de rire) :

Congé ? Jamais ! Je vais danser un boléro.  
Tu diras : « Elle est belle et porte un nom en ro » ;  
Et nous pourrons alors déboucher du champagne,  
Rosser des fournisseurs, ou recevoir en pagne  
Les petits reporters et les riches pachas,  
Ou faire répéter un orchestre de chats ;  
Les tribunaux l'ont dit : à leur voix sois docile, —  
C'est habiter bourgeoisement un domicile !

LAFLÈME (qui l'a écoutée avec une inquiétude croissante, tout à coup illuminé). — Vous êtes Mademoiselle Klein ; on vous a laissée sortir de Sainte-Anne, et vous vous croyez chez Sarah Bernhardt ?

LA RIME (outrée). — Me prendre pour une folle !

SONNET (menaçant). — Malheureux ! tu insultes ma déesse...

LAFLÈME (agacé). — Ah ! pardon ! vous n'aviez qu'à ne pas lui donner rendez-vous chez moi, à votre déesse ! (ouvrant la fenêtre) et je la prierai de reprendre le chemin qu'elle a choisi.

SONNET (au comble de la fureur). — Misérable !

LAFLÈME (trouvant le comble de la fureur occupé, monte sur le toit du même établissement). — Sortez, ou je fais un malheur !





SONNET (ôtant rapidement sa redingote et apparaissant dans le costume de lutteur pour la vie qu'elle dissimulait). — Viens-y donc !

LAFLÈME (arrachant son veston ; même jeu). — Gare à toi !

(Les deux adversaires reproduisent de leur mieux les séances des lutteurs turcs au Cirque d'Hiver. Soudain, la porte s'ouvre, une belle dame brune, d'une élégance imposante apparaît ; elle est coiffée à la mode Mérode-vingienne, de bandeaux cache-oreilles, sous une capote d'acier, surmontée d'une chouette au naturel ; elle porte une cuirasse, un bouclier et une lance qu'elle étend entre les combattants en disant d'une voix forte : « Arrêtez ! » Les lutteurs se lâchent.)

LAFLÈME (ahuri). — Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

SONNET. — La Walkyrie !

LA RIME (furieuse). — Ah bien, ouiche ! C'est la Raison !

LA RAISON. — Oui ! la Raison, que vous alliez perdre, ô jeunes insensés, et qui arrive à temps pour vous rappeler à vos devoirs, à vos travaux...

LAFLÈME (enchanté d'embêter la Rime). — Bravo ! Voilà ce qu'il nous faut pour écrire une Revue. La Raison, il n'y a que ça ! — C'est elle qui nous dira les abus à attaquer, elle qui nous fera la critique sensée des hommes et des événements...

LA RIME (ironique). — Ah ! ça va être gai !

LA RAISON (piquée). — Prétendez-vous être plus habile que moi à guider ces jeunes gens ?

LA RIME. — Voulez-vous concourir ?

LA RAISON. — Soit !

(Un machiniste mystérieux donne un coup de sifflet, la nuit se fait ; les deux collaborateurs, ayant à leurs bras l'un la Rime, l'autre la Raison, se trouvent transportés devant la maison Boussod et Valadon.)

LAFLÈME. — Tiens, le boulevard des Capucines !

LA RAISON. — Puisque l'esprit court les rues, il doit passer ici, tout Paris y passe...

LA RIME. — En attendant, si vous commenciez à nous montrer quelques actualités ?

SONNET. — Oui, quelque chose de gai...

LA RAISON (étendant le doigt). — Regardez !

(Quatre actualités surgissent en des costumes symbolisant la lettre explosible, le siphon dangereux, la locomotive de la gare Montparnasse, le canard empoisonné. Ils sont portés ainsi qu'il sied par de belles personnes à l'air bête, mais fort décolletées.)

Suivant la tradition, elles chantent un petit couplet de circonstance :

Pimpantes sous nos fanfreluches,  
C'est nous les p'tit's femmes qui chant'nt faux.  
Si nous avons l'air un peu d'cruches,  
C'est qu'la R'vue est un'question d'peaux !

Tout le monde reprend en chœur les deux derniers vers de ce petit chef-d'œuvre ; puis Laflème, faisant le compère, dit à la première actualité les mots consacrés :

— Quelle est cette jolie personne ?

LA RAISON. — Comment ? mais cela saute aux yeux.

LA LETTRE. — Je suis la lettre qui a fait explosion chez Rothschild.

SONNET. — Mais qu'est-ce que les anarchistes espèrent donc ?

LA LETTRE. — Ils espèrent que la terreur amènera des concessions !

LAFLÈME. — Des concessions... à perpétuité ? (à la deuxième actualité) Et vous, mon enfant ?

LE SIPHON. — Je suis le siphon meurtrier.

LAFLÈME (effrayé). — Vous contenez de l'eau de la Seine ?

LE SIPHON. — Non, monsieur ; j'éclate au milieu des repas de famille et j'en disperse les membres.

LA RIME. — Ah ! l'horreur !

LA LOCOMOTIVE. — Je suis la locomotive qui va-t-en ville...

SONNET. — Le métropolitain ? — Déjà ?

LA LOCOMOTIVE. — Mais non ; la locomotive de la gare Montparnasse ! — Au lieu de m'arrêter au heurtoir...

LA RAISON. — Il n'y a pas d'heur...toir pour les braves !

LA LOCOMOTIVE. — Je descends jusque sur la place, et je dépose les voyageurs devant leur tramway. Bientôt je les porterai à domicile...

LAFLÈME (songeur). — Quel rêve !

LE CANARD. — Moi je suis le canard aux petits pois qui a empoisonné dix-sept personnes...

LAFLÈME. — Dix-sept personnes, un seul canard ?

SONNET. — Et il prétend qu'il était au petit poids ? Il aurait dépeuplé la France, s'il avait été plus lourd !

LA RIME (à la Raison). — Mais elles sont lugubres vos actualités, ma chère amie. Tenez, voyez les miennes !

(Elle fait un geste, un long temps s'écoule ; enfin se décide à paraître le Centenaire de la Lithographie.)

LA RIME. — Eh bien ? Et les trois autres ?

LA LITHOGRAPHIE. — Vous savez bien qu'elles ne sont jamais pressées ; c'est moi qui marche le plus vite... Et pourtant je suis centenaire.

LAFLÈME. — Centenaire !

LA LITHOGRAPHIE. — Oui, Monsieur, de la lithographie.

SONNET. — La lithographie : vous ne craignez pas alors qu'on vous jette la pierre ?

L'OPÉRA-COMIQUE (entrant). — Non, Monsieur, non, ne la lui jetez pas : donnez-la-moi plutôt ; j'en ai tant besoin pour ma reconstruction !

LA RAISON. — L'Opéra-Comique, n'est-ce pas ? Vous ne marchez pas vite...

LA SAVOYARDE (entrant péniblement). — Eh bien, qu'est-ce que je dirai, moi, la Savoyarde ?

LA RAISON. — Ah oui, la cloche du Sacré-Cœur, que l'on a eu tant de mal à y amener.

LA SAVOYARDE. — Dame ! je pesais dix-huit mille kilos à ma naissance, et maintenant je suis si grosse que je n'ose sortir que la nuit pour ne pas me faire remarquer : je suis timide !

LE POTHUAI (entrant). — C'est comme moi, Le Pothuai, le grand bateau qui ne veut pas aller sur l'eau !





LAFLÈME (d'un ton de reproche). — Ah ! oui, c'est gentil, ce que vous avez fait !

SONNET. — Tout le monde s'était dérangé pour voir votre lancement : les ministres, le président... Et vous n'avez pas voulu bouger !

LE POTHUAU. — Qu'est-ce que vous voulez ! (Il chante) :

Pour les cuirassés, un faux-pas  
C'est plus grave encor qu'une gaffe ;  
Fallait patienter ; je n'suis pas  
Un pothuaud du télégraphe !

LA RIME. — Charmant ! Je vous remercie, mes petites amies. (Les actualités sortent en redisant en chœur leur petit couplet, que la Savoyarde s'obstine à chanter sur une même note, sous prétexte que l'on ne doit entendre qu'un son quand on n'entend qu'une cloche.)

LAFLÈME. — Eh ! ça n'est pas brillant, votre exhibition !

LA RAISON. — Oh ! ce n'est qu'une scène d'essai. Mais, maintenant, attention !

(Deux maîtres d'armes, — l'un français, l'autre italien, — entrent en scène, suivis d'un académicien en grand costume portant une paire d'épées : ils s'arrêtent en voyant du monde, et mettent habit bas.)

LE TÉMOIN (tâtant les poches de ses clients). — Vous n'avez rien gardé, Messieurs, qui puisse empêcher l'épée de l'adversaire de vous atteindre ? Pas de montre ? Pas de pièce d'argent ?

LE MAÎTRE ITALIEN. — Oh pour moi, il n'y a rien à craindre, Moussou : quand oune italien il a des pièces d'arzent, elles sont en papier !

LE TÉMOIN (engageant les épées). — Allez ! Messieurs !

(Les maîtres d'armes croisent le fer avec une suprême élégance.)

SONNET (effrayé). — Ça va être terrible !

LAFLÈME. — Dame, un duel entre maîtres d'armes !

LE MAÎTRE ITALIEN (bondissant comme une balle en caoutchouc). — Ce coup-là, zou vous touce per la madona ! (Il blesse le Français au cou.)

LE MAÎTRE FRANÇAIS (très calme). — Ça ne compte pas !

LE TÉMOIN (intervenant). — Certainement ! Monsieur a parlé en portant le coup : c'est contraire à toutes les règles...

LE MAÎTRE ITALIEN (s'excusant). — Zou vous demande bien pardon, zou nous savais pas !

(Ils recommencent le combat ; l'Italien se baisse brusquement, comme s'il voulait ramper à terre.)

LAFLÈME. — Qu'est-ce qu'il fait ?

SONNET. — Il a de la valeur italienne ; alors il se met à la baisse.

(Le maître italien traverse le mollet de son adversaire et se relève triomphant.)

LE MAÎTRE FRANÇAIS (haussant légèrement les épaules). — Ça ne compte pas !

LE TÉMOIN (intervenant). — Evidemment ! vous savez bien, Monsieur, que dans l'escrime française on n'a le droit de toucher son adversaire ni dans les jambes, ni dans les bras, ni dans la tête ?

LE MAÎTRE ITALIEN (tout honteux). — Ah, que zou vous demande pardon ! Zou souis d'une maladresse...

(Le combat reprend. Le Français touche très légèrement l'Italien en pleine poitrine.)

LE TÉMOIN (vivement). — Arrêtez ! arrêtez ! l'honneur est satisfait !

LE MAÎTRE ITALIEN (ahuri). — Ah ! par exemple...

LE TÉMOIN (mettant fièrement la main sur la garde de son épée d'académicien). — Monsieur, puisque je vous affirme qu'il est satisfait...

LE MAÎTRE ITALIEN (conciliant). — Bien Moussou, c'est très bien, Moussou !

LA RIME. — Quel est donc ce terrible Immortel ?

LAFLÈME. — C'est le fameux vicomte, le rempart de l'Académie...

LA RAISON. — Il a eu plus de vingt affaires au fleuret de rhétorique et une à l'épée. Aussi vous pensez s'il est à la mode !

LA RIME. — Quelle vogue !

(Cependant, les adversaires et le témoin vont entrer dans la boutique d'un pharmacien, quand celui-ci paraît sur le seuil.)

LE PHARMACIEN. — Pardon, Messieurs, vous désirez des médicaments ?

LE MAÎTRE FRANÇAIS. — Eh oui ; laissez-nous entrer !

LE PHARMACIEN. — Une minute. — Vous savez que le Conseil municipal étendant à nos officines son admirable réglementation des hôpitaux et des cabinets de consultation des docteurs, ne nous permet plus de fournir des médicaments qu'aux malades de notre quartier. — Avez-vous une pièce d'identité prouvant que vous habitez près d'ici ?

LE MAÎTRE FRANÇAIS. — Parfaitement ! (Il exhibe des papiers.)

LE PHARMACIEN (gracieux). — Entrez donc !

(Le maître d'armes français et l'académicien entrent dans la boutique. Le maître italien veut les suivre.)

LE PHARMACIEN. — Monsieur est également du quartier ?

LE MAÎTRE ITALIEN. — Non, Moussou. Ze souis de Torino...

LE PHARMACIEN (l'œil froncé). — Où est-ce, ça ?

LE MAÎTRE ITALIEN. — Mais... en Italie !

LE PHARMACIEN. — Désolé, Monsieur, désolé ; mais je n'ai pas le droit de vous vendre même une boulette de mica panis sans une autorisation spéciale ; (complaisamment), faites une demande au Conseil municipal sur une feuille timbrée de soixante centimes, envoyez-la apostiller par l'ambassadeur d'Italie ; la préfecture de police fera une enquête, le préfet de la Seine donnera son avis... (gracieux) et je me ferai un plaisir de vous fournir tout ce qui sera nécessaire à votre guérison. (Il lui ferme la porte au nez.)

LE MAÎTRE ITALIEN (s'éloignant plein d'admiration). — Il n'y a pas à dire : nous autres italiens, nous avons le zénie de la colonisation ; mais celui de l'administration, il reste touzours à la France !

LA RAISON (ravie). — Ah, ça fait plaisir de voir les étrangers rendre justice à notre Administration, alors que tant de mauvais esprits s'obstinent, ici, à la tourner en ridicule.

LA RIME. — Ne m'en parlez pas, ma chère, les français n'ont jamais su apprécier leur bonheur !



SONNET. — Ainsi, à propos des réparations de l'Arc-de-triomphe, qui durent depuis si longtemps, n'a-t-on pas osé chançonner ? Ecoutez plutôt :

(Il chante).

Quand un monument est d'un certain âge,  
Et qu'il a besoin d'être réparé,  
Faire de grands frais s'rait exagéré :  
On dresse d'abord un échafaudage.

Quand il est construit, on n'vot' plus un sou  
Que l'année suivante : économi' sage ! —  
Mais l'temps a pourri l'pauvre échafaudage :  
On n'peut y monter sans se casser le cou !

Alors, on refait tout l'échafaudage ;  
Quand il est solide, on attend un an, —  
Sage économi' ! — pour voter l'argent  
Nécessaire, afin d'achever l'ouvrage.

Mais on n'peut monter sans se casser l' cou,  
Sur les madriers : la pluie a fait rage !  
Alors, on refait tout l'échafaudage.  
Et quand c'est fini, l'on n'a plus un sou !

Et d'économie en économie,  
Ça coûterait cher, si, finalement,  
Tombant en morceaux, le vieux monument  
N'avait l'obligeanc' de finir sa vie !

(Entre un joli quatuor ; il représente la jupe des bicyclistess et la culotte, le bas noir et le bas de couleur.)



LA JUPE (à la Raison). — Madame, n'est-ce pas que c'est moi que l'on doit adopter pour monter à bicyclette ?

LA CULOTTE. — Jamais ! tu n'es ni pratique, ni jolie...

LA JUPE. — Je suis aussi jolie que toi, et bien plus distinguée.

LE BAS DE COULEUR (à la Rime). — Madame, adoptez-moi. Je suis clair, je suis gai ! Je change avec les jours de la semaine.

LE BAS NOIR. — Ne l'écoutez pas, Madame ! Il n'y a que moi pour faire une jambe jolie, mince où il sied, grosse où il faut...

(Les quatre gentilles personnes tiraillent la Raison et la Rime ; celle-ci leur impose enfin silence en chantant sur sa harpe d'or) :

O Modes, ne soyez point folles :  
Régnez donc sans vous quereller !  
— Prétendez-vous que les corolles  
Des fleurs devraient se ressembler ?  
Ou que, quand Dieu donnait au monde  
— Pour charmer doublement les yeux —  
La femme brune avec la blonde,  
Un seul modèle eût valu mieux ?

O jupe qui les empaquêtes,  
Cache aux regards trop indiscrets  
Les splendeurs de nos femmes... faites ;  
Ou leurs « souvenirs et regrets » !  
Vous, culottes, soyez légères  
Aux jarrets jeunes et nerveux  
Battant des records vigoureux :  
« Laissez les jupes à leurs mères » !

Et vous, bas noirs, gentils menteurs  
Affinant les fortes chevilles  
Ou donnant des contours flatteurs  
Aux tibias des jeunes filles,  
La couleur ne peut s'exiger  
Immuable qu'en politique :  
La rime des bas doit changer  
Aux jambes, — ce divin distique !

(Sortie des jeunes personnes, réconciliées, — pour combien de temps, hélas !)



LAFLÈME (à la Rime). — C'est très joli, mais vous n'avez pas tranché la question.

LA RAISON. — Evidemment ! la femme doit-elle s'habiller en zouave ?

(Évoqué par le mot fatal, apparaît un Monsieur vêtu d'une longue houppelande.)

LE MONSIEUR. — Et quel costume plus gracieux peut-on rêver, je vous prie ?

LA RIME (étonnée). — Pardon, mais... ?

LE MONSIEUR (commençant à déboutonner sa houppelande). — Je veux vous montrer ses avantages.

LA RAISON (inquiète).

— Ah ! mon Dieu !

LE MONSIEUR (même jeu). — Vous allez voir commec'estample, bien étoffé...

SONNET (voulant l'arrêter). — Monsieur !...

LE MONSIEUR (même jeu). — Et solide !

LAFLÈME. — Ah ça, nous direz-vous ?...

LE MONSIEUR (avec mélancolie). — Ah ! ma culotte de zouave, pour-quoi l'ai-je quittée ?

SONNET (effrayé). — Vous avez quitté votre... Qui êtes-vous donc ?

LE MONSIEUR. — Le zouave Jacob !

LA RIME ET LA RAISON

(cachant dans leurs mains leurs visages rougissants). — Schoking ! — Allez-vous-en ! (à Laflème) Empêchez-le de nous montrer quoi que ce soit !

(Laflème et Sonnet font sortir le zouave Jacob avant qu'il ait eu le temps d'être inconvenant.)

LA RAISON (les yeux toujours cachés). — Il est parti ?

LAFLÈME. — Mais oui, soyez tranquilles !

(La Raison et la Rime se découvrent les yeux au moment où entre Behanzin dans son costume royal : un simple caleçon et un collier en plumes.)

LA RIME (se revoilant la face). — Ah ! la vilaine plaisanterie !

LA RAISON (de même). — C'est d'une indécence !...

SONNET. — Mais ce n'est plus lui !...

BEHANZIN. — Moi, suis Becanzinc, bon roi, vrai roi !

LAFLÈME (lui passant le « Gaulois », nouveau grand format). — Tenez, mon brave, habillez-vous un peu. Vous avez amplement là-dedans de quoi vous faire un complet !

(Behanzin, avec l'ingéniosité de tous les nègres, se confectionne une culotte dans la rubrique financière, une veste dans la critique théâtrale, un chapeau dans l'article de tête et un éventail dans les dernières nouvelles, qui sont naturellement les plus fraîches.)

SONNET (à ces dames). — Vous pouvez regarder, Sa Majesté est présentable.

LA RIME. — A la bonne heure !

LA RAISON. — Qu'est-ce que vous venez faire à Paris ?

BEHANZIN. — Faire reconnaître moi. Journaux prétendent moi pas être authentique.

LAFLÈME (intrigué). — Vous êtes donc bien pressé ?

BEHANZIN. — Moi ? pas du tout pressé.

LAFLÈME. — Ah ! jecroyais : vous parlez comme un télégramme.

SONNET. — Mais qui est-ce qui vous reconnaîtra ? personne ne vous a jamais vu.

BEHANZIN. — Moi donné rendez-vous à bons cousins.

LA RAISON. — Quels cousins ?

BEHANZIN. — Grands rois d'Europe ; tous les rois, bons cousins, tu sais bien.

LA RIME. — Ah ! mon pauvre ami, si tu comptes là-dessus... Ça doit être dans





la grande famille royale comme dans les autres ; on ne connaît plus les cousins pauvres !

(Justement passent les rois, qui sont en train de faire leurs petites emplettes.)

LE ROI DES WELCHES (montrant son acquisition à ses confrères). — Moi, savez-vous, j'ai trouvé un beau joujou. Allez, regardez la jolie poupée mécanique. C'est bien amusant, pour une fois !

LE PETIT PRINCE DE TURKESTAN. — Oh ! qu'elle est gentille ! Z'en veux une comme ça, na !

SON PRÉCEPTEUR (sévère). — Eh bien, Monseigneur ! en voilà des idées, à votre âge ! — Voulez-vous aller têter votre narghilé !

LE ROI DE LISBOA. — Vous l'avez payée cher ?

LE ROI DES WELCHES. — Je ne l'ai pas payée : j'avais oublié ma bourse, mais j'ai promis la Monnaie... (Expliquant le mécanisme). Tenez, voyez-vous, ça se remonte ; on met la clé au...

BEHANZIN qui, depuis leur entrée, essaie d'attirer l'attention des rois sans y parvenir, interrompt le roi des Welches en le tirant par la manche. — Eh ! bon cousin ? bon cousin ?

LE ROI DES WELCHES (le prenant pour un mendiant de l'Etat du Congo). — Allons, laisse-moi tranquille, savez-vous. — Je n'ai plus d'argent...

LE ROI DE LISBOA (lui donnant une pièce italienne). — Tenez, laissez-nous... (Ils sortent.)

BEHANZIN (consterné). — Oh ! toi pas connaître moi ?

Avisant le petit prince de Turkestan, il s'approche de lui pour renouveler l'expérience ; mais, à ce moment, le prince dit à son précepteur, en s'en allant : Ah non ! z'en ai assez de pas pouvoir m'amuser un instant : c'était pas la peine de m'amener à Paris pour y broyer du noir.

BEHANZIN (épouvanté). — Lui broyer noirs !... (Il s'enfuit comme s'il avait un général français dans le Dods.)

LAFLÈME. — Pauvre négroillon !

LA RIME. — Bah ! Il a heureusement une consolation : le tafia. Il paraît qu'il boit comme un trou !

(Une bande de petits lapins entrant. — Ils sont complètement ivres.)



SONNET. — M. Daremberg aime le lapin sauté...

1<sup>er</sup> LAPIN. — Puis, nous nous sommes habitués au poison, comme Mithridate.

2<sup>me</sup> LAPIN. — On a trouvé ça bon, et on a recommencé de soi-même !

4<sup>me</sup> LAPIN (très gai). — Maintenant nous sommes tous alcooliques !

LAFLÈME. — Mais c'est très mauvais, ça !

LA RIME. — Vous êtes plus malades que vous ne croyez !

1<sup>er</sup> LAPIN (inquiet). — Le fait est que je n'ai plus d'appétit...

2<sup>me</sup> LAPIN (de même). — Rien ne me dit plus...

SONNET. — Vous avez le thym mauvais !

LA RAISON. — Bientôt votre race s'éteindra, disparaîtra...

3<sup>me</sup> LAPIN (désolé). — On ne parlera plus lapins !

4<sup>me</sup> LAPIN (énergique). — Il faut réagir, nous arrêter sur cette pente fatale...

TOUS LES LAPINS. — Oui, oui !

1<sup>er</sup> LAPIN. — Nous allons mettre un avis dans toutes les feuilles de chou pour prévenir nos frères...

TOUS LES LAPINS. — C'est ça !

2<sup>me</sup> LAPIN. — Et quant à M. Daremberg, je propose d'aller le conspuer... Ça n'est pas déjà si propre, de nous verser de l'eau-de-vie dans les oreilles !

(Les lapins se forment en monôme et sortent en chantant sur l'air populaire du « Roi Dagobert ») :

C'est Monsieur Daremberg  
Qui donn' des culott's à l'envers ! etc.

LA RAISON. — J'espère que le mal n'est pas assez profond pour qu'ils ne se corrigent point ?

LA RIME. — L'alcoolisme est moins invétéré chez eux que dans les classes pauvres, où les enfants eux-mêmes se livrent à la boisson.

LAFLÈME. — Ils sont élevés à l'alcool, pardon, l'école de la misère !

SONNET. — Une école où l'on passe ses examens pour Mazas !

(Un Monsieur qui fait les cent pas depuis quelques instants s'arrête à ce mot et s'approche). — Ah, pardon ! je ne souffrirai pas que vous jetiez le discrédit sur mon établissement... Il a eu des commencements difficiles, c'est vrai ; mais je puis dire avec orgueil que depuis que je l'ai repris, j'en ai fait une maison de premier ordre, qui peut lutter même avec le Colosse-Hôtel pour le choix et la distinction de la clientèle ! (Il distribue des prospectus).

LA RAISON (lisant) :

#### MAZAS-HOTEL

CHAMBRES DE SURETÉ AU MOIS ET A L'ANNÉE

Service particulier de jour et de nuit par un nombreux personnel

REPAS SERVIS DANS LES CELLULES SANS AUGMENTATION DE PRIX

BOULE DE SON (spécialité de la maison)

Eau de source ou sirop de calabre au choix des clients.

N. B. La maison compte parmi les habitués les plus hautes personnalités de la politique et de la finance. — Des conditions spéciales sont faites à Messieurs les journalistes.

LE MONSIEUR (gracieux). — C'est moi le directeur ; j'espère que ces Messieurs me donneront la préférence quand ils



1<sup>er</sup> LAPIN. — On dit plus comme un trou, on dit comme un terrier...

SONNET. — Ah ! mon Dieu, mais vous êtes gris...

LA RAISON. — Malheureux, qui est-ce qui vous a mis dans cet état-là ?

2<sup>me</sup> LAPIN (plus ivre que le premier). — C'est Monsieur Da... Monsieur Da... Ce nom-là ne veut pas sortir ?... Darem...

SONNET. — Sors...

2<sup>me</sup> LAPIN. — Non, pas d'hareng-saur... Daremberg ! — Ah ! le brave homme !

LA RAISON. — Alors, c'est lui qui vous a appris à boire ?

2<sup>me</sup> LAPIN. — Oui, Madame, pour prouver à l'Académie de Médecine que la vieille eau-de-vie est un poison ! Nous ne voulions pas... Mais il nous a ingurgité de force ses cognacs par l'oreille...

3<sup>me</sup> LAPIN. — La première fois ça nous a fait sauter...



voudront descendre dans une maison sérieuse ? (Avec orgueil) Jamais aucun mauvais bruit n'a couru sur la mienne, comme sur Saint-Lazare, par exemple ! D'ailleurs, chez nous, les dames ne sont pas admises... (Voyant entrer Arton entouré d'un groupe de Messieurs très bien qui dissimulent leur figure). — Mais, pardon ! un client de marque au-devant de qui je venais... (Il s'approche d'Arton et échange le mot d'ordre) — Silence ?

ARTON. — Et discrétion ! (Ils se serrent la main). Ma chambre est prête ?

LE DIRECTEUR. — Oui, cher Monsieur. On vous a préparé un petit souper au champagne ; — et même (confidentiel) tout à fait par exception, vous aurez droit à la compagnie de quelques jolies personnes...

ARTON. — Ah ! Merci ! (A l'un des Messieurs qui l'accompagnent) Je parie que c'est à vos ordres que je dois cette attention, mon cher Ministre ?

LE MONSIEUR (effrayé). — Chut !... (très aimable) vous comprenez que je vous dois bien quelques compensations. — Vous m'avez rendu un tel service en vous laissant arrêter !

ARTON. — Mais, non, cher ami ! c'est moi qui vous remercie d'avoir consenti à me donner l'hospitalité dans un endroit tranquille. — Avec la vie que je menais, j'aurais fini par ruiner ma santé, comme ce pauvre Cornélius ! Ah ! s'il voulait m'écouter, il ferait comme moi, il viendrait se mettre un peu aux fers : ses médecins lui recommandent un régime fortifiant !

LE MONSIEUR (lui serrant affectueusement la main). — Enfin, vous savez quelle reconnaissance... Si vous avez besoin de quelque chose...

ARTON. — Puis-je avoir une boîte de cigares ?

LE MONSIEUR. — Mais comment donc ! c'est la moindre des choses ! (A un des Messieurs qui l'accompagnent) N'oubliez pas, mon cher collègue, d'inscrire ce brave ami pour un bureau de tabac ? (Ils sortent à droite après avoir serré cordialement la main d'Arton).



Aussitôt un autre groupe de Messieurs non moins chics et cachant aussi leur figure, entre à gauche et s'approche d'Arton).

1<sup>er</sup> MONSIEUR (bas). — Chèque...

ARTON (de même). — Hand ! (Ils se serrent la main). — Vous pouvez compter sur moi...

1<sup>er</sup> MONSIEUR. — Et de notre côté le dévouement le plus absolu...

ARTON (souriant finement). — J'en userai... avec discrétion !

(Les Messieurs le quittent l'air ravi ; au moment où ils sortent, la Rime remarque qu'ils traînent tous la jambe).

LA RAISON. — Ils souffrent probablement du talon ?

LE DIRECTEUR DE MAZAS (à Arton). — Vous plaît-il, Monsieur ?

ARTON. — Certainement ! (Apercevant Sonnet et Laslème). Oh ! du monde ! (Il tire vivement un cabriolet de sa poche, le passe à sa main, et en offre les bouts au directeur).

LE DIRECTEUR (refusant de les prendre). — Oh ! je n'oserai jamais !

ARTON. — Si, si ! C'est plus convenable !

LE DIRECTEUR. — C'est donc pour vous faire plaisir...

(Il sort, emmenant Arton qui cligne aimablement de l'œil en passant devant ces dames et fait un signe d'intelligence à Sonnet.)

LA RAISON (étonnée). — Comment, vous connaissez ce Monsieur ?

SONNET (très embarrassé). — Oui... Comme je suis poète, le gouvernement m'a chargé d'une mission de confiance auprès de lui...

LA RIME. — Une mission secrète ? Ah ! fi !

SONNET (fièrement). — Mais j'ai eu le bonheur d'y échouer complètement ; par conséquent ça ne compte pas.

LA RAISON. — Comment, ça ne compte pas ?

SONNET (sincère). — Dame ! C'est ce qu'on m'a répondu quand je me suis présenté à la caisse...

LA RIME. — C'est trop fort ! Si je t'ai donné l'art de tourner harmonieusement les pieds de vers, est-ce pour que tu ailles les fourrer dans de louches affaires ? Si... (Son discours est arrêté par l'entrée en scène d'une vieille dame charitable que suivent, casquette à la main, une foule confuse d'ouvriers où détonnent quelques redingotes de journalistes et de députés.)

UN OUVRIER. — Donnez-nous quelque chose, ma bonne dame, c'est nous les ouvrieriers verrieriers (énergique) qui VOULONS PAS travailler !

UN JOURNALISTE. — C'est pas leur faute ! C'est le patron qui a commencé !

UN OUVRIER. — Alors, nous cherchons une âme charitable qui nous donne quelque chose pour fonder une verrerie...

2<sup>me</sup> OUVRIER. — Pas pour nous !... Ah là là ! Rien pour nous, tout pour nos frères !

LE JOURNALISTE. — Quand ils auront une usine, ça sera à tous les ouvriers ; ils partageront le bénéfice de la verrerie avec eux !...

2<sup>me</sup> OUVRIER. — C'est justice : des si bons clients ! Ils tuent chacun un verre tous les matins ; ça nous fera une rude commande à la fin de l'année !

LE JOURNALISTE. — Nous avons déjà cent trente et un francs dix-neuf centimes, produit de quatre-vingt-deux listes de souscriptions... tâchez d'arrondir !

(La vieille dame charitable, touchée, donne un chèque de cent mille francs).

UN OUVRIER (indigné). — De quoi ? En v'là une chipie ! Elle nous donne un prospectus ?...

SECOND OUVRIER. — C'est p't'être un bon de pain.

UN DÉPUTÉ. — Mais non, je connais ça ! C'est un Chèque !

LE JOURNALISTE (joyeux). — Oui, mes amis, un chèque de cent mille francs !

UN OUVRIER. — Cent mille... ! Ah ! nom de nom de nom ! — Passez-le voir un peu...

DEUXIÈME OUVRIER. — Permet, mon vieux, permets ; tu ne m'inspires aucune confiance et je défends qu'on te donne la galette...

TOUS. — Oui ! — Non ! — Pas lui ! — Pas lui !

DEUXIÈME OUVRIER. — Là, tu vois... D'ailleurs, je ne connais qu'un homme ici qui ait à cœur le bien de tous, un homme qui saura employer comme il faut les cent mille balles...

PREMIER OUVRIER (agressif). — Qui ça ?

DEUXIÈME OUVRIER (convaincu). — Moi !

TOUS. — Jamais ! — Crapule ! — Faux-frère ! — Quel toupet ! A la porte ! etc., etc.

(Mêlée épouvantable ; gifles sonores ; coups de poing qui font sauter les dents comme des dominos ; bottes rapides enlevant d'un élan vigoureux des derrières étonnés. Cependant, impassible et souriant, le journaliste, qui en a vu bien d'autres, prend des notes pour de futurs chapitres de ses mémoires).

LA VIEILLE DAME CHARITABLE (qui est myope, contemplant l'horrible mêlée avec complaisance). — Qu'est-ce qu'ils font ? Ils s'embrassent ? Ah ! les braves cœurs, comme ils s'aiment ! Ça fait plaisir de voir que le bien qu'on fait n'est pas mal placé !

(Le journaliste s'en va, le chèque dans sa poche ; aussitôt les combattants se disjoignent, se relèvent précipitamment et se mettent à le







suivre, inquiets. La vieille dame charitable, très bousculée, est emportée par le flot.)

LA RAISON (songeuse). — Fraternité, n'es-tu donc qu'une utopie de rêveurs ?

LA RIME (riant). — Hum ! pour des rêveurs, ils ont le sens pratique assez développé.

(A ce moment, les quatre chasseurs d'actualités sont plongés un instant dans une pénombre, venant de derrière eux.)

LAFLÈME. — Tiens, un nuage qui passe ! (Ils se retournent et s'aperçoivent que l'ombre est produite par la monumentale coiffure d'une dame en toilette de soirée.)

LA RAISON. — Par exemple ! En voilà une coiffure !

LA DAME (vexée, s'arrêtant). — Mais c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau, Madame : c'est Louis XVI !

SONNET (riant). — Louis XVI, du nouveau ?

LA RIME. — Ne sais-tu pas que la mode a terminé son évolution depuis quelques années, et qu'elle retourne d'un siècle en arrière à chaque nouvelle saison pour trouver du nouveau dans le passé ?

LAFLÈME. — Ainsi, l'an dernier, on était au premier Empire et à la Révolution française...

LA DAME. — Cette année, continuant à remonter le cours de notre histoire, nous nous habillons, nous nous meublons, nous nous coiffons comme sous Louis XVI...

LAFLÈME. — Les hommes eux-mêmes portent la culotte !

SONNET. — Bon, pour cette année ! Mais ensuite ?

LA RIME. — Ensuite ? (Elle prend sa harpe d'or et chante mélodieusement) :

Vous méfiant de l'eau qui dore  
Femmes, vous poudrez encore  
Comme d'un peu de blanche aurore,  
De poudre fine, vos cheveux,  
Et le long corset des marquises  
Serrera vos tailles exquises  
Que galamment Louis quinze eût prises  
Pour but suprême de ses vœux.

Encore un an, — et moins joyeuse,  
Viendra la fontange orgueilleuse,  
Ancêtre du bonnet d'ouvreuse, —  
L'Andrienne et les falbalas ;  
L'an suivant, on verra renaître  
La Vertugade où l'on s'empêtre,  
Et le carcan d'un demi-mètre,  
Et le loup de velours, — hélas !

Enfin viendront — toute la lyre ! —  
Le surcot sans taille, ô délire !  
Les crevés, — qui font toujours rire,  
Et le ridicule hennin...

Tant que, dans une époque brève,  
Nous en serons à Madame Eve...  
Après tout, n'est-ce pas le rêve  
Pour le costume féminin ?

LA RAISON (offusquée). — Assez, ma chère !... Vous êtes d'une inconvenance !... (à la dame) Dites-nous plutôt, Madame, pourquoi cette immense coiffure ? Ce doit être horriblement fatigant.

LA DAME. — Oh mais, je ne le porte pas tout le temps ; je ne le mets que pour aller à la Comédie-Française...

LAFLÈME. — Pourquoi ça ?

LA DAME. — Mais parce qu'on nous y interdit les chapeaux.

SONNET (intrigué). — Et alors ?

LA DAME. — Alors nous sommes bien obligées de nous coiffer un peu...

LA RAISON. — Mais est-il indispensable de mettre tant de

cheveux sur votre tête — et dans l'existence des spectateurs placés derrière vous ?

LA DAME (minaudant). — C'est que, quand le Monsieur devant qui nous sommes ne peut rien apercevoir de ce qui se passe sur la scène, il est bien obligé de consacrer sa soirée à nous regarder... et dame, ça flatte toujours une femme ! (La dame sort.)

LA RIME. — C'est une raison digne d'Aristote et de son fameux chapitre des chapeaux.



LAFLÈME (à la Raison). — Si nous suivions cette dame à la Comédie-Française ? peut-être joue-t-on quelque pièce nouvelle qui trouverait place en notre Revue ?...

LA RAISON. — Parfaitement !

(Elle fait un geste ; tous se trouvent transportés à la représentation des TENAILLES, de M. Hervieu.)

I

La scène se passe chez M. Duflos dit Gant-de-Fer ou le mari terrible ; sa femme, Mademoiselle Brandès, qui est tombée amoureuse de M. Le Bargy, essaie d'obtenir le divorce par tous les moyens. Gant-de-Fer est inflexible.

LA FEMME (hérissée). — Je ne vous aime pas, je vous déteste, je vous hais ! Entendez-vous ? — Refuserez-vous encore de divorcer ?

LE MARI (inflexible). — Absolument ! Je ne suis pas un mari



comme les autres : j'aime cette atmosphère de révolte comme le goëland aime la tempête !

LA FEMME (tordant ses mains comme un linge mouillé). — Seigneur ! Comment décoller cet homme ? Je veux divorcer ! (criant sur l'air des Lampions) Le divorce ! Le divorce ! Le divorce !

(Le mari, souriant, accompagne en frappant dans ses mains.)

LA FEMME. — Animal ! misérable !! muflé !!!

LE MARI (très tendre). — Tu as de ces mots qui me vont au cœur ! Et puis tu es si belle !

(La femme lui montre la langue et se tire avec les doigts les paupières en arrière, à la mode chinoise.)

LE MARI. — Mon intérieur est adorable : tout m'y plaît !

LA FEMME. — Nous allons bien voir ! (Elle bouscule les meubles, remonte la pendule à l'envers, arrache les rideaux, fait des margotins avec les pieds de chaises et crève quelques portraits de famille). — Et maintenant, voudrez-vous divorcer ?



LE MARI (*dans le ravissement*). — Oh mais, c'est bien plus joli comme ça ! Il n'y a que toi pour arranger si bien les choses !

LA FEMME. — Vous ne voulez pas divorcer ? (*Elle empoigne une potiche et la jette à la tête de son mari.*) Et maintenant, hein ?

LE MARI (*plein de joie, lui montrant une mouche qui le taquinait et qu'a écrasée la potiche*). — Etes-vous prévenante, mon Dieu, ma chère amie !

LA FEMME (*folle de colère*). — Vous ne voulez pas divorcer ? Je n'ai plus qu'un moyen. (*Elle ouvre un placard et en tire M. Le Bargy.*) — Vous voyez bien cet homme, n'est-ce pas ? Eh bien, ce sera le père de votre enfant !

LE MARI (*tout à fait heureux et serrant affectueusement la main au nouveau venu*). — Ah, Monsieur ! ah, cher Monsieur ! vraiment, vous consentiriez ?... Je suis tout à fait confus de la peine... (*Les bras au ciel.*) Mais c'est un rêve qu'un ménage pareil ! Et je divorcerai ? Jamais de la vie !

(*Il prend son chapeau et va se promener. — La femme tombe sur une chaise, vaincue ; M. Le Bargy s'agenouille en mettant une main sur son cœur.*)

(Rideau.)

## II

Le même intérieur, devenu calme et tranquille avec les années ; les artistes ont un peu plus l'her vieu. — Madame enfin assagie, devenue épouse et mère modèle, raccommode des chaussettes soigneusement. Son mari rentre ; elle va au-devant de lui, et lui met ses pantoufles et sa robe de chambre.

MONSIEUR (*de mauvaise humeur*). — Le dîner est prêt ?

MADAME (*douce comme un fond de grog*). — Oui, mon ami...

MONSIEUR (*cherchant le point faible*). — Et qu'avez-vous fait pour dîner ?

MADAME. — Des ostendes, un perdreau truffé, des pieds de céleris au jus...

MONSIEUR (*irrité*). — Tout ce que j'aime, enfin !... Décidément, je n'ai pas de reproches à vous faire ! — Et l'enfant ? Où est-il l'enfant du déshonneur ? pourquoi n'est-il pas ici comme tous les jours ? pourquoi ne vient-il pas me meurtrir le cœur de sa vue abhorrée, et les tibias de ses toupies traîtresses ?...

MADAME (*tendre*). — J'ai compris que sa place n'était pas ici, mon cher mari, et je l'ai envoyé au collège...

MONSIEUR (*stupéfait*). — Vous l'avez mis au collège ?

MADAME (*émue*). — N'est-ce pas ce que vous vouliez ? Exigez-vous que je l'emmené en Italie, et là, qu'une nuit, après l'avoir emmené sur une route longeant un abîme, au bord de la mer, je revienne seule ?... (*Résolue.*) Je le ferai si vous l'exigez.

MONSIEUR (*éclatant*). C'en est trop ! Depuis la mort de M. Le Bargy, la maison n'est plus tenable : je n'ai plus rien à vous reprocher, vous montrez une douceur brevetée, des prévenances continuelles ; et voilà que maintenant vous m'enlevez le dernier obstacle à la paix de notre ménage ? Vous mettez l'enfant au collège, — comme je vous l'avais demandé ? Eh bien, ça ne se passera pas comme ça : nous divorcerons !

LA FEMME (*très douce*). — Non, mon ami, je me dois à votre bonheur ! Je resterai là, près de vous, toujours...

LE MARI (*exaspéré*). — Je veux divorcer ! Je ne suis pas un mari comme les autres, moi ! J'étouffe dans cette atmosphère de bonheur !...

LA FEMME (*l'entourant de ses bras*). — Je te câlinerai, je te dorloterai !



LE MARI (*se débattant*). — C'est horrible !

LA FEMME. — Je serai patiente, dévouée comme un vieux chien, aimante comme une jeune chatte !

LE MARI (*épouvanté*). — Quel affreux supplice !

LA FEMME. — Et je te rendrai heureux, toujours heureux !

LE MARI (*s'évanouissant*). — Le châtimement ! L'épouvantable châtimement !...

(La toile tombe.)

(A ce moment, on sonne violemment. Laflème et Sonnet se réveillent en sursaut et sont très étonnés de se retrouver seuls, dans la chambre de Laflème.)

LAFLÈME. — Dis donc, je rêvais que deux fées nous faisaient notre Revue...

SONNET. — Par exemple, moi aussi ! (*regardant vivement sur la table*). Nous l'avons peut-être écrite en dormant ? (*Constatant que les feuilles de papier étalées devant lui sont toujours immaculées*). Je t'en fiche ! Elle est encore à faire !

LAFLÈME (*ennuyé*). — Allons, il faudra l'écrire nous-mêmes...

SONNET. — Hélas ! Sans Rime...

LAFLÈME. — Ni Raison !...

XANROF.





RENÉ PRINCETEAU



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1895 by Bussat, Valadon & Co.

LE RETOUR

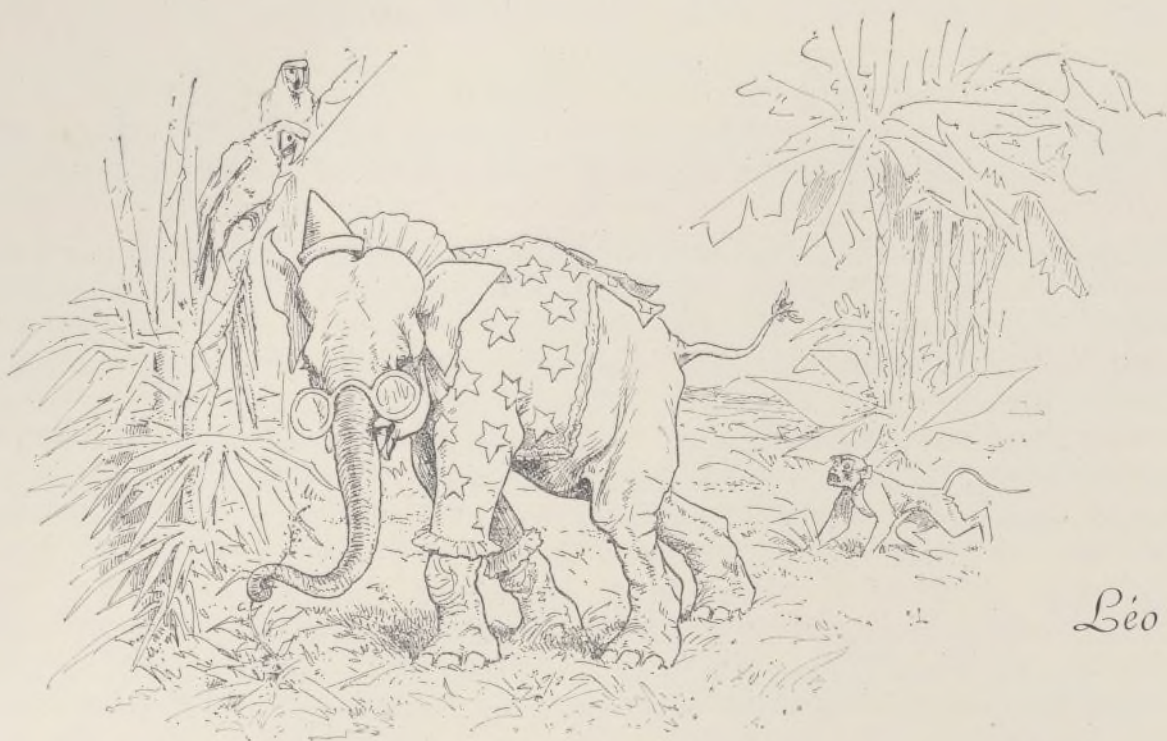
Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1896.









## Boney

PAR

Léo Claretie & Auguste Vimar

Le steamer qui transportait de Melbourne à New-York la fameuse ménagerie Dockhart fit naufrage par 180° de longitude Est, en vue des îles Tonga, qui sont, comme chacun sait, un groupe important au sud de Viti-Lévou et de Vanoua-Lévou, dans l'archipel australien.

Ce que devint l'équipage, seules la Providence et l'Agence Havas l'ont su. Dockhart a survécu à la catastrophe, mais il maudit l'existence que Dieu lui a rendue sans son petit éléphant, le jeune Boney.

Boney a laissé dans toute l'Europe le souvenir de ses admirables talents. Toutes les nations lui ont prodigué leurs sympathies. Quand il sentit le navire s'enfoncer au sein des flots, il fit appel d'abord à son instinct de conservation, puis à son intelligence cultivée, et à sa trompe, avec laquelle il dénoua sa longe. Comme il y avait eu une représentation sur le pont quelques heures avant la catastrophe, Boney avait encore sa jaquette à gros pois violets, et, sur la tête, son chapeau de clown. Il se rappela que, dans le roman de Bernardin de Saint-Pierre, Virginie aimait mieux périr que se dévêtir. Boney ne voulut pas le céder en décence à Virginie, et il se jeta à l'eau tout habillé.

Comment parvint-il à gagner à la nage, à travers les épaves brisées et les cadavres flottants, la côte déserte d'un îlot inconnu ? c'est ce qu'on expliquerait difficilement si l'on se refusait à admettre que les éléphants ont, eux aussi, leur ange gardien.

A peine débarqué, quand il se fut un instant séché au soleil, Boney éleva sa trompe, prit le vent et mit à profit ses connaissances pour reconnaître qu'il avait échoué à peu près à la hauteur des îles Opoutou et Toutoula, dont il savait l'emplacement pour les avoir vues sur la carte du paquebot.



« Ça, dit-il en barrissant avec le flegme philosophique qui caractérise sa race, où sommes-nous ? Quelle sorte d'êtres vais-je rencontrer ? Boney, mon ami, le moment est venu de faire valoir tes avantages et de faire miroiter le prestige de ton éducation aux yeux des sauvages éblouis, quels qu'ils soient, hommes ou bêtes. » Et il songeait à tant de voyageurs civilisés que des tribus avaient élus rois par acclamation, séduits par la supériorité que leur donnait le commerce des sociétés polies. Comme il lui semblait déjà sentir sur son front la couronne impériale, un mouvement d'une de ses oreilles acheva de défaire un nœud et son chapeau de clown vint pendre le long de son œil gauche.

Tel il était quand il arriva au pied des montagnes boisées de l'île. Sa jaquette rouge avait déteint et coloré en rose sa large croupe. A la naissance de la trompe posait, à cheval sur son long nez, une paire de monstrueuses lunettes qu'on lui mettait pour lire sa partition quand il jouait à bord un air d'orgue de Barbarie. Il pouvait être dix heures du matin. L'air tiède était embaumé par les senteurs des bananiers et des cannelliers ; le sol plantureux débordait de sève, et sa grasse fertilité s'épanouissait en frondaisons luxuriantes, où s'enchevêtraient les branches des eucalyptus, des dattiers gonflés de lagmi, des araucarias

aux puissantes ombelles. Sous les hautes herbes couraient en tous sens des insectes effarés qui ne songeaient plus à se cacher des oiseaux voraces, et les oiseaux oubliaient de piquer leur petit bec pointu sur le dos des insectes dorés. Ils s'arrêtaient, stupéfaits, au sommet des tiges flexibles qui les balançaient par les airs comme le pendule d'un métronome. Oiseaux ni insectes n'avaient jamais vu de petit éléphant à lunettes vêtu d'une jaquette et coiffé d'un bonnet de clown.

« Qu'est-ce qu'il a sur le dos ? » demanda timidement un petit francolin qui tenait encore dans son bec un pétale de nopal.

— Ce doit être une maladie », opina du goître l'urubu immonde.

L'arrivée de Boney dans cette région paisible frappait de stupeur la nature entière. Les outardes suspendaient leur course, comme médusées par quelque apparition, et demeuraient immobiles sur une patte, le cou tendu, le bec inquiet. Entre les tiges d'alfa, sur les branches, dans le lourd feuillage, les jolis fighahs aux reflets d'ardoise, les vangas au ventre blanc, à l'œil insolent, les calicalies au plumage rose se regardaient de leurs grands yeux ronds, agrandis par la frayeur de l'inconnu. Les lézards s'étonnaient de cette trêve inespérée dans l'incessante et interminable tuerie qui, depuis le commencement du monde, ensanglantait les bois et les hautes herbes ; car tous les êtres créés par la bonne nature ne vivent que pour songer aux moyens d'esquiver les plus forts et de manger les plus faibles.

Cependant Boney allait toujours, insouciant et ignorant de l'inquiétude qu'il semait sur ses pas, heureux de respirer, de se sécher, de piétiner le moelleux tapis de dactyles, de fétuques grêles que la nature étendait complaisamment sous ses larges pieds. De sa trompe regaillardie il détachait de-ci de-là un brin de citronnier, une fleurette d'oranger qu'il mâchonnait en se dandinant, un peu grisé par les bonnes senteurs des prés et des bois, qu'il avait désapprises dans la cage du dompteur. Cet odorant fouillis formé par l'inextricable enlacement des goyaviers et des thuyas, ces effluves capiteux qui montaient par bouffées des touffes de haschich, d'opium et de henné, étourdissaient cet éléphant éphémère que son éducation dans les écuries de cirques avait mal préparé à ces débâches de parfums.

Son sang bouillonnait dans ses veines, affluait dans son gros cerveau, éveillait son imagination comateuse, qui lui représentait peu à peu ses souvenirs d'enfance, sa haute forêt d'Afrique, sa chère famille, qu'il n'avait plus jamais revue depuis le jour où, croyant marcher sur des branches de bois mort, il était tombé dans une fosse et avait été ficelé par des nègres, pour l'exportation.

A présent, il lui semblait qu'il l'avait retrouvée et reconquise, sa grande forêt, et ce lui était une immense joie. Quant à ses





bons parents, comme c'est le propre des enfants gâtés de devenir des ingrats, il ne pensa plus à eux. Et il allait toujours, mordillant, taquinant, cueillant de droite et de gauche les branches et les touffes de feuilles, pris par instant d'une folle gaieté, faisant des bonds, gambadant, esquissant quelques pas de la valse qu'il avait coutume de danser au public à la fin du spectacle, insoucieux des autres bestioles qu'il étonnait ou qu'il écrasait par ses cabrioles, heureux, libre, ivre d'indépendance, de soleil et de haschich. Enfin, il s'endormit sous la haute forêt qui couvre la montagne.

Quand il se réveilla, le soleil illuminait déjà le décor diapré et irisé de l'île.

Boney, en éléphant bien élevé, procéda d'abord aux soins les plus indispensables de la toilette et de l'hygiène. On a bien raison de dire que les cirques sont les maisons d'éducation des bêtes. Elles y apprennent la propreté, l'entretien de soi-même, qui est le commencement de la bonne santé. Boney s'approcha de la source voisine, encore un peu endormi, et dodelinant de la trompe. Une idée joyeuse lui traversa le cerveau et lui fit esquisser un entrechat.

« Ce matin, du moins, ami Boney, se disait-il *in petto*, tu vas travailler pour toi et peiner pour ton agrément ! Combien avait raison le poète antique qui mit en vers l'adage célèbre : *Sic vos, non vobis* ! Il est bien vrai, à l'état civilisé, le mal que chacun se donne sert plus à autrui qu'à soi-même ! Dans les sociétés, Raton tire toujours les marrons du feu pour Bertrand. Mais ici, au sein de la belle et bonne nature, je ne ferai rien que pour mon plaisir et mon besoin ; c'est parfait. »

Tout en remuant dans son esprit ces pensées diverses, il songeait que, chaque matin, son maître, M. Dockhart, l'occupait à une besogne étrange peut-être, mais en somme, agréable. Il lui avait assigné les fonctions de doucheur de Madame Dockhart. Dès l'aube, la femme de chambre apportait, sous une tente voisine du cirque, un baquet que deux écuyers emplissaient d'eau tiède.

M. Dockhart, en personne, introduisait alors Boney, qui jouissait d'un spectacle éblouissant. Madame Dockhart, une femme encore jeune et replète, était debout, dans la splendeur de sa nudité, pareille à Aphrodite Astarté quand elle sortit de l'onde. De ses petits yeux malins, Boney admirait et contemplait ingénument ces formes fermes et rondelettes, qu'il eût voulu pétrir et rouler sous sa trompe, comme il eût fait d'une belle balle de caoutchouc peinte en rose. Mais les convenances le retenaient, ainsi que le fouet massif de son cornac. Abîmé dans sa contemplation, il se dandinait et se frottait contre le pilier de la tente ; mais son maître lui pinçait aussitôt l'oreille, car il fallait faire vite, pour que Madame Dockhart ne pût prendre froid.

C'est elle qui avait eu cette idée. Elle avait dit un matin à son mari, entre les draps :

« Mon tapir chéri, j'ai peur de devenir flasque avec l'âge ; il me faut soigner mes performances, surtout pour l'exercice du fil de fer ; je devrais prendre des douches ou un tub chaque jour. »

— Allons ! bon, encore une dépense, avait grogné son habile époux. J'ai encore dû renouveler mes bottes vernies la semaine dernière, et tu penses bien que la saison n'est pas si riche pour nous permettre des prodigalités. C'est cher, tu sais, un appareil à douches !

— Peut-être qu'on trouverait cela d'occasion, dans quelque établissement thermal de Saratoga ?

— Ah ! ouiche ! pour qu'il coûte le double en réparations !

— Mon bon ami, que c'est donc contrariant !

Et elle réfléchissait, morose, silencieuse, quand tout à coup elle sursauta et ses pieds firent voltiger le drap.

« Que nous sommes donc bêtes ! Il n'y a pas besoin d'appareil ! Ce serait bien la peine de tenir une ménagerie ! Eh bien, et Boney ?

— Comment, et Boney ?

— Tu ne saisis pas ? Tu vas lui apprendre à me doucher, et il suffira d'un baquet plein d'eau pour tout appareil !

— Oh ! cela, c'est génial !

— Non, mais en voilà une économie que je te fais faire ! Aussi tu me donneras le prix de l'appareil, n'est-ce pas ?

— Mais alors, où est l'économie ? »

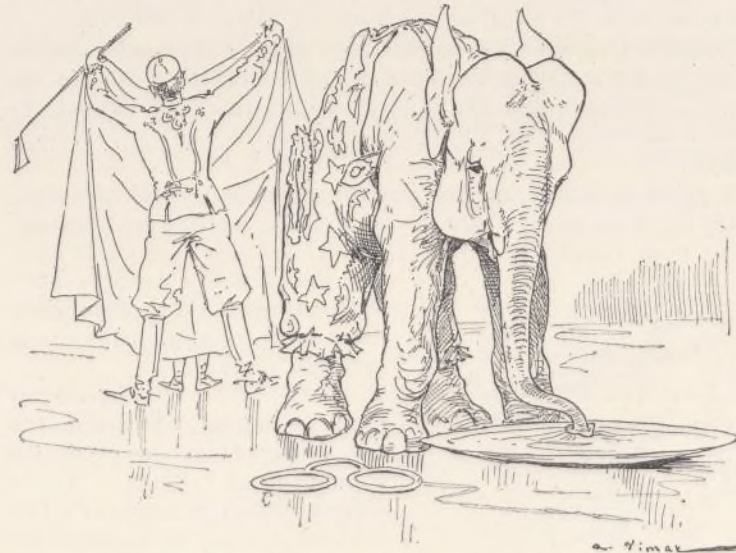
Boney fit preuve, en cette occurrence, d'une sagacité remarquable. En trois séances, il fut au fait.

Et dès lors, le matin, il se laissait avec plaisir conduire dans la tente où sa belle maîtresse l'attendait, semblable à une déesse.

Alors, Boney, mon ami, vous plongiez votre trompe, souple comme un tuyau d'arrosage, dans le baquet d'eau tiède, vous la releviez pleine d'eau, vous vous tourniez modestement vers la beauté émue qui vous attendait, vous posiez vos deux pieds de



devant sur un escabeau pour donner plus de hauteur à la cascade, vous tendiez votre gros cou, vous élevez votre trompe et vous en recourbiez le bout, en col de cygne, au-dessus de Madame Dockhart frémissante, qui s'appuyait de ses deux bras nus contre vos deux pieds pareils à des coussins ventrus ; vous lâchiez l'écluse, la belle baigneuse poussait un petit cri d'effroi qui faisait frissonner votre épiderme épais dont on tire la gomme à effacer ; la chute d'eau chaude enveloppait le corps pudique de l'écuyère et retombait dans le tub en gouttelettes toutes parfumées du contact de sa peau. Rappelez-vous même, ami Boney, le jour où vous reçûtes les écrivains parce que vous profitiez du moment où M. Dockhart vous tournait le dos et en-



veloppait dans son peignoir sa chaste épouse, pour boire, comme un polisson, le contenu du tub après l'opération.

Oui, certes, il se rappelait tous ces épisodes, le petit Boney, et la belle Madame Dockhart lui manquait peut-être un peu ; mais il n'en laissait rien voir, et il songeait seulement :

« Au moins, ce matin, ce sera pour moi, la douche ! »

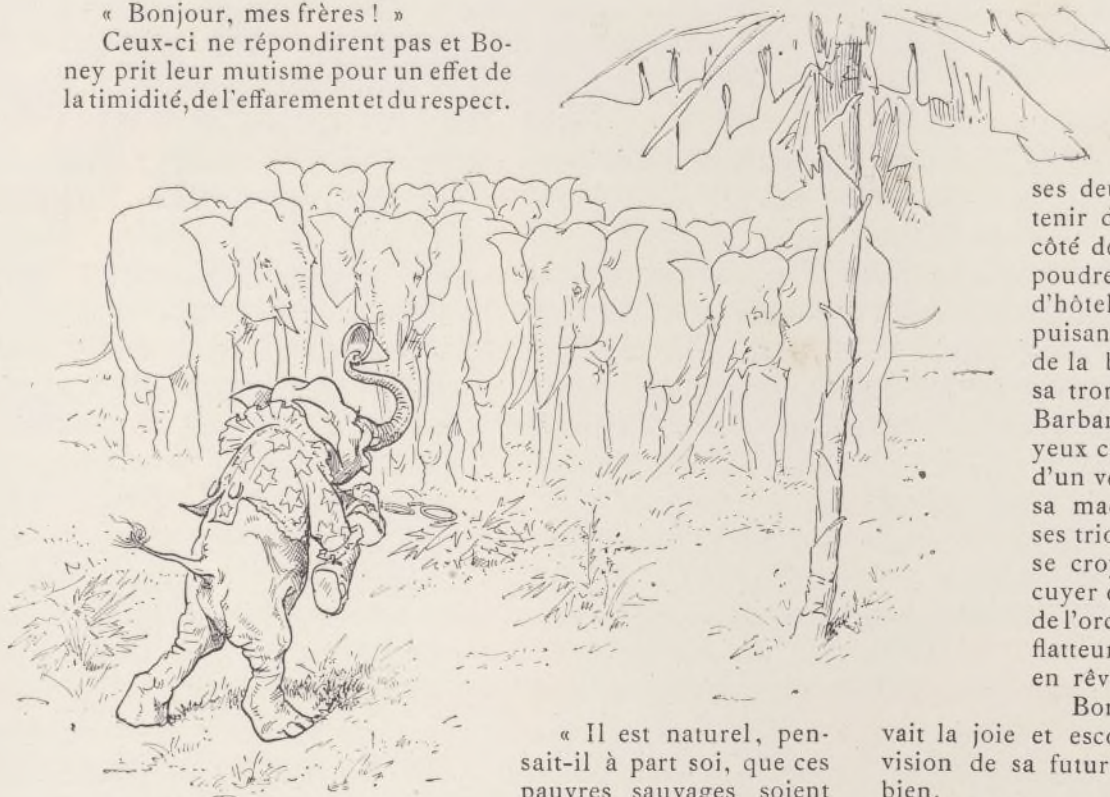
Et les goyaviers verts virent le jeune éléphant plonger à plusieurs reprises sa trompe dans la source, puis s'inonder le dos, par une coutume insolite, inconnue et inusitée chez les éléphants des îles Toutouila.

Boney se délectait dans les suaves occupations de sa coquetterie ; il rajusta sa veste, ses lunettes, son chapeau, et comme il manquait d'une brosse pour en secouer la poussière, il se servit, en esprit avisé, d'une branche de cactus bien garnie d'épines très denses.

Ce travail, difficile à cause des contorsions auxquelles il lui fallut se livrer, l'absorba au point qu'il n'entendit pas le bruit que firent les branches, et tout à coup il fut fort étonné quand il se vit entouré par un troupeau d'éléphants. Tout heureux de retrouver des frères, il se releva d'un bond ; la secousse fit choir les lunettes sur son oreille ; le chapeau pointu pendait sur l'œil gauche. Les éléphants, ses frères, firent un éclat de rire où Boney ne reconnut pas de sympathie. Cependant il crut plus civil de les saluer :



« Bonjour, mes frères ! »  
Ceux-ci ne répondirent pas et Boney prit leur mutisme pour un effet de la timidité, de l'effarement et du respect.



« Il est naturel, pensait-il à part soi, que ces pauvres sauvages soient intimidés devant un représentant aussi distingué de la société policée. »

Et il ne put s'empêcher de reporter sa pensée vers ces hommes qui devinrent rois des îles parce qu'ils avaient été autrefois, dans les villes, chefs de bureau ou directeurs de journaux.

Boney sentit une douce palpitation qui fit tressauter son gros cœur. Les fumées de l'ambition lui montèrent au cerveau; il avait entrevu le trône, et chacun sait que l'appétit du pouvoir est le plus exigeant, le plus insatiable: il vous mord aux entrailles.

« Si j'étais roi ! » murmurait-il. Et dans sa large cervelle dansaient et se brouillaient, au milieu des réminiscences mélodiques d'Adam, que l'orgue lui avait tant de fois chantées, les aspirations les plus impérieuses, les rêves les plus fastueux d'une vie de délices, où tous ses sujets les éléphants lui apporteraient du bout de leur trompe les plus fraîches feuillées et les plus odorantes gerbes de fleurs, tandis qu'il attendrait nonchalamment sa royale pâture, étendu sur le gazon le plus épais de la clairière.

Ces graves réflexions traversèrent son esprit comme un éclair, tandis que les éléphants, immobiles, le regardaient de leurs petits yeux ronds et impassibles, pareils aux sculptures et aux cariatides qui ornent l'entrée des palais parmi les hommes civilisés.

Ce silence allait devenir gênant s'il se prolongeait, et Boney

connaissait trop les convenances pour ignorer qu'un visiteur doit tâcher de ne jamais laisser languir la conversation.

Il pensa: « Boney mon ami, il faut te concilier tes futurs sujets par un coup d'éclat. Tu vas les éblouir par quelque tour des plus savants que tu aies dans ton sac. »

En l'absence de l'orchestre habituel, il se murmura *in petto* l'air sur lequel il avait coutume d'exécuter son plus joli pas chez son maître Dockhart, et il se dressa sur ses pattes de derrière.

Alors dans les ramures raidies des phénix et des boababs, des musas et des magnolias, les oiseaux aux vives couleurs et aux larges ailes, féroces balbuzards et urubitingas, pyrargues et mansfenis, touyous et cali-calics, hoularas au long bec, caparacochs à la démarche gauche, virent cet étrange spectacle.

De gros éléphants, à la physionomie pleine d'ironique bonhomie, formaient le cercle, les uns couchés, les autres debout, balançant leur trompe et tortillant de petites boutures de polownias, par passe-temps ou par appétit.

Au centre, Boney s'était rajusté, avait repoussé d'un coup de son nez son chapeau sur son crâne, s'était secoué pour remettre son manteau d'aplomb; il avait l'air tout à fait galant, et Lauzun lui-même ni Vestris n'eurent meilleure grâce, l'un pour entrer dans un salon, l'autre pour esquisser un entrechat.

On eut cru voir encore le « dieu de la danse », un peu épaissi, tant Boney mit de prestesse, d'élégance, d'humour

dans son exécution. Tantôt il se tenait debout et faisait le tour de l'assistance avec la majesté d'un massier précédant sa Faculté; sa peau, épaisse, se ridait dans les rainures de ses cuisses repliées et refluaient au gré des muscles ballottés, tandis que ses deux pattes de devant, étendues, paraissaient tenir deux cymbales noircies, balancées de chaque côté de la trompe, sinueuse comme un bigophone poudreux. Tantôt il simulait l'office d'un maître d'hôtel apportant des plats, agitant une sonnette, puisant dans les assiettes les petits gâteaux secs de la blonde Angleterre; tantôt il imprimait avec sa trompe un mouvement giratoire à l'orgue de Barbarie, que son imagination ramenait sous ses yeux comme au cirque, ou bien il faisait les gestes d'un vélocipédiste mettant en branle les pédales de sa machine. Dans un éclair d'orgueil, il revoyait ses triomphes récents, il oubliait ses congénères, il se croyait encore sur la piste sablée, devant l'écurier en gilet blanc et en bottes vernies; les valse de l'orchestre résonnaient à ses oreilles, dans le bruit flatteur des applaudissements, et il goûtait, comme en rêve, les joies du succès.

Boney, dans le feu de ses exercices variés, buvait la joie et escomptait déjà l'effet de ses talents, en prévision de sa future royauté. On fait volontiers ce qu'on fait bien.

Cependant, l'assemblée des spectateurs pachydermes semblait émue de sentiments divers, comme si elle eût été partagée entre l'étonnement, la stupéfaction, le doute et l'indignation.

Celui qui, par sa haute taille, ses oreilles longues, ses jarrets larges comme les piliers de l'abbaye de Canterbury, le son grave de son barrissement, l'air imposant de sa personne et l'usure craquelée de sa peau, semblait être le chef de la tribu, le vieillard majestueux dont parle Virgile dans sa *Tempête*, — celui-là donc, ayant gravement toussé, sortit des rangs, avec l'air terrible d'un exécuteur.

Un murmure de frayeur circula dans les rangs; Boney, habitué aux rumeurs de l'admiration, n'y prit pas garde. Il exécutait sa plus gracieuse pirouette quand il sentit une trompe solide s'abattre sur ses épaules, et le vieillard éléphant lui dit lentement en son patois:

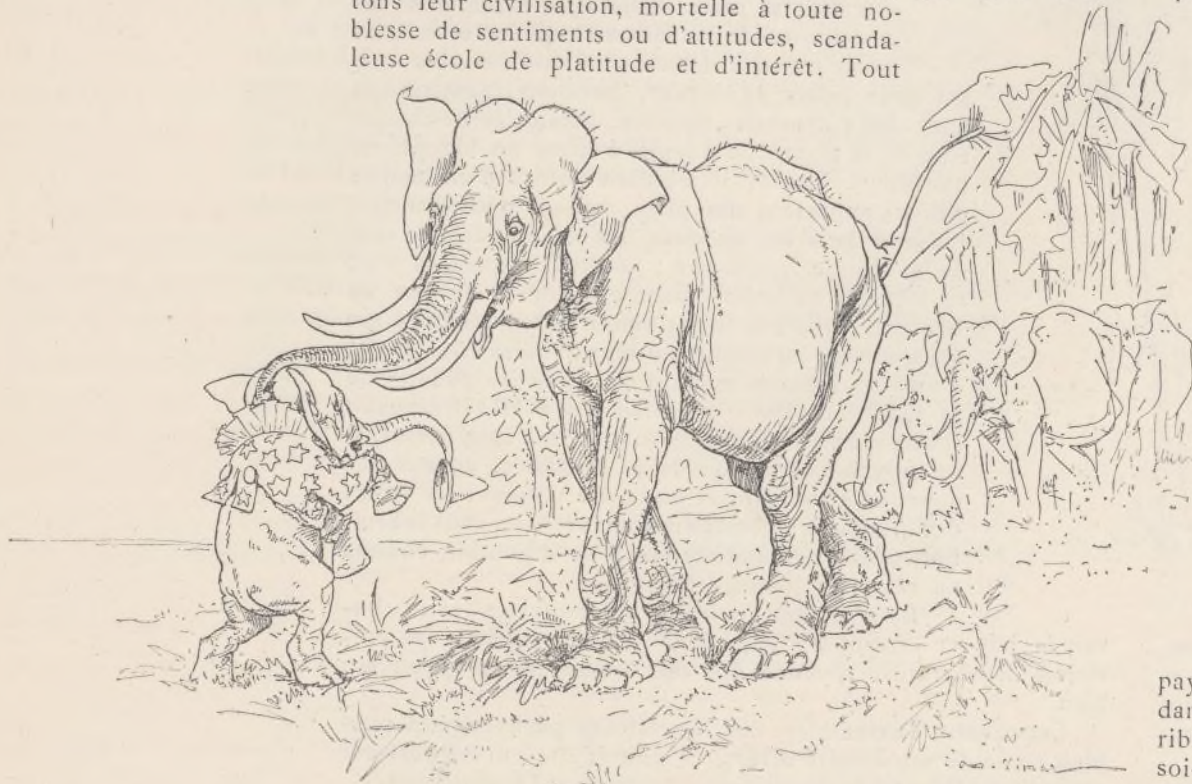
« Arrête, misérable! Ne continue pas plus longtemps à étaler ici les hontes d'une civilisation dégradante! Les anciens nous avaient bien, dans mon enfance, je me rappelle, raconté les ignominies qui se commettent parmi ces animaux qui s'appellent les hommes; je n'aurais jamais cru que l'avilissement pût descendre si bas que le tien. J'ai bien entendu dire autrefois que les hommes capturent les bêtes, les attellent à des véhicules, leur montent sur le dos, frappent les chiens à coups de fouet ou passent un anneau dans le nez des ours pour les faire danser. De vrai, je m'étais refusé à le croire. Et voici donc ce que je vois. Un éléphant, un frère, un égal est tombé à ce point de dégradation servile qu'il porte sur le dos, comme la livrée de sa servitude, ce ridicule paletot rouge étoilé; sur le nez, des lunettes, et sur le front, un chapeau pointu d'histrion. Ces flancs, faits pour écraser contre le tronc des eucalyptus le tigre qui a bondi sur nous, sont sillonnés de ficelles qui retiennent une housse grotesque! Ces défenses, destinées à lutter contre les lions, ont été ignoblement limées! Cette trompe, que la Providence nous a donnée pour étrangler noblement le cou des girafes, sert à tourner la mécanique de je ne sais quelle musique barbare. Par mes cornes d'ivoire, quelle abomination! Maudits soient-ils ces êtres dégénérés, ces hommes qui ne connaissent pas, ceux-là, la majesté de la nature, les longues migrations sous les hautes futaies, les joies de la vie indépendante et nomade, les surprises des fauves, les luttes et les victoires, sous les dômes épais des forêts pressées, — asile de combats et de morts sans trêve! »

Il plongea sa trompe dans le ruisseau voisin pour humecter sa gorge, et il poursuivit: « Que l'homme est petit, si l'on songe à lui du fond de nos majestueuses retraites. Mais toi, vil suppôt de cette engeance dégradante — il invectivait Boney par ces paroles — qu'es-tu venu faire ici? quels exemples, quels





conseils apportés-tu ? Parle ! La servilité et le cabotinage, voilà ce qu'ils t'ont appris ! Loin de nous des bienfaits si funestes ! Va dire à tes cornacs, que nous méprisons, que nous redoutons leur civilisation, mortelle à toute noblesse de sentiments ou d'attitudes, scandaleuse école de platitude et d'intérêt. Tout



est bien sortant des mains de la nature ; il est seul sage, celui qui l'a dit. Vive la nature et arrière, toi, maudit ! Loin d'ici, produit honteux des sociétés malsaines, et garde-toi de repaître, avec tes besicles, sous ces ombrages vénérables que l'homme n'a pas encore infestés ! »

En achevant ces mots, il souffleta de sa trompe la joue de Boney, et se tournant vers les siens, il leur cria : « Expulsez-le ! »

Enflammés par la colère de leur chef, les éléphants se ruèrent sur l'intrus en vociférant : « A tabac ! »

Boney connaissait cette menace fatale pour l'avoir entendue au temps des troubles du quartier Latin. Il frémit ; soudain il se sentit assailli. Toutes les trompes levées s'abattirent sur son échine et mirent en sang ses oreilles et son nez. Il n'eut que le temps de fuir à toutes jambes. Il s'arrêta derrière une haute falaise, au bord de la mer, quand il se crut en sûreté, après avoir dépisté ses bourreaux.

Tout en lavant ses plaies dans l'eau salée de la mer, Boney faisait d'amères réflexions :

« Pas de chance, Boney mon ami, disait-il, et ce n'est pas un heureux hasard qui t'a conduit dans cette île. Que veux-tu faire ? Ces barbares ont mis ta belle veste étoilée en lambeaux, te voilà avec l'air d'un gueux et d'un picaro. Nulle baraque ne voudra de toi. Les sauvages te répudient et les hommes civi-

lisés te repousseront. Que mon sort est amer ! Je ne peux pas dire que ce vieillard pachyderme ait manqué de sens. Mais quel sort que le tien ! Tu as goûté de l'esclavage, tu y retourneras ! »

« Les hommes me choyaient, les naturels me fouaillaient. J'avais des vêtements, des panades, des égards ; ici, je suis conspué ! »

Il étanchait doucement, en se tenant ces propos, l'hémorragie nasale de sa trompe. Il poursuivit :

« La domesticité ! Eh ! pourquoi en médire ? Peut-être est-ce là le salut pour les bêtes. Il faut s'accrocher aux puissants de ce monde, pour participer à leurs avantages. Quelle prodigieuse distance de l'existence que mène un animal domestique à celle d'une bête libre ! La perte de l'indépendance

paye-t-elle trop cher une vie de quiétude ? L'être à l'état libre est dans un perpétuel état de guerre, brutalement dominé par le terrible problème de dévorer le plus faible sans se laisser dévorer soi-même par le plus fort. Attaquer et fuir sont les opérations qui emplissent sa vie. Nos existences se passent, du grand au petit, à épier, à surveiller, à guetter la proie ou l'ennemi. Le moindre moineau est sans cesse en mouvement, sautille, tourne la tête avec vivacité ; les hommes ineptes s'amusent de ces mines et s'imaginent qu'il s'amuse ; en réalité, il veille et songe à esquiver la mort. Mais les chiens et les chats ? ils dorment paisiblement, toute la journée, assurés de la pâtée et de la niche ; c'est le sort fortuné des domestiques. »

Boney en était là de son raisonnement syllogistique, qu'il poursuivait en s'inondant le museau d'eau fraîche, quand il entendit des voix appeler : « Boney ! Boney ! hurrah ! »

Il leva sa trompe et aperçut au large un canot de Melbourneiens qui l'avaient reconnu et signalé.

« Dieu soit loué ! se dit le petit éléphant gris, je retrouve des cornacs ! »

Et, secouant la poussière de ses pieds sur le sol fatal de la libre sauvagerie, il se jeta à la nage et fendit les flots pour appro-



cher plus vite de ses amis les hommes, qui lui attachèrent une longe au cou et lui apprirent des danses nouvelles.

LÉO CLARETIE.

(Illustrations de Auguste Vimar.)

